A. DUMAS. — J. SANDEAU — DE BALZAC

Muséum Littéraire.

LES

FILS DE FAMILLE

PAR

EUGÈNE SUE.

3

ÉDITION AUTORISÉE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER.
INTERDITE POUR LA FRANCE.

Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue du Jardin d'Idalie, 1,
Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER.

E. SUE. — P. FÉVAL

LES FILS DE FAMILLE.



BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR,
RUE DU JARDIN D'IDALIE, 1.



LES

FILS DE FAMILLE

PAR

EUGÈNE SUE.

5

Édition autorisée pour la Belgique et l'Etranger, interdite pour la France.

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DU JARDIN D'IDALIE, 1.

1856

I

— Je ne comptais pas, mon cher voisin, avoir le plaisir de vous voir ce matin... Vous n'êtes donc pas allé au Morillon avant de venir ici ?

— Non, mon ami, j'ai monté directement au chalet... Aviez-vous laissé chez vous quelque recommandation à mon adresse ?

— L'on devait vous dire que nous vous

attendions pour dîner, mais qu'il était inutile de vous donner la peine de monter au chalet, où nous désirions passer la journée *absolument en famille.*

Ces derniers mots : *absolument en famille*, frappèrent Charles Delmare d'un profond et douloureux étonnement. Il se voyait pour la première fois, depuis trois ans, exclu de l'intimité de ses amis ; la froideur soudaine et très-visible de M. Dumirail envers lui le persuadait qu'il était, ainsi que l'on dit, de trop ; mais la circonstance était à ses yeux assez grave pour qu'il n'écoutât pas le ressentiment de la susceptibilité blessée. Il résolut donc de ne point paraître s'apercevoir de la froideur de son ami, remarquant d'ailleurs que madame Dumirail, de qui la figure triste et altérée le frappa, semblait l'engager du regard à rester... il resta.

— Mon père, — dit Maurice à M. Dumirail, — avant-hier soir, toi et ma mère, vous nous avez fiancés, nous promettant de hâter autant que possible l'époque de notre

mariage... Nous venons, Jeane et moi, te rappeler, ainsi qu'à ma mère, votre promesse.

— Et dans cette promesse nous mettons tout notre espoir, ajouta Jeane; — car cette promesse doit assurer le bonheur de notre vie.

— Béni soit Dieu ! — pensait madame Dumirail, jetant un regard expressif à Charles Delmare qui en comprit la signification; — béni soit Dieu! maintenant je ne redoute plus les suites de ma lutte contre l'aberration de mon mari... mon fils lui-même est mon auxiliaire... qu'ai-je à craindre?

M. Dumirail, malgré la contrariété, le désappointement que lui causait la démarche des deux fiancés, se domina et répondit à son fils d'une voix affectueuse et grave :

— Ta mère et moi, mon cher Maurice, serons fidèles à notre promesse, puisque ton union avec ta cousine comble nos vœux... seulement, quant à ce qui est de

hâter l'époque de votre mariage, je te demande instamment de mûrement réfléchir; Jeane et toi, vous êtes encore très-jeunes. Or, telle ou telle circonstance imprévue pourrait te faire regretter trop de précipitation à contracter, si jeune, un engagement indissoluble.

— Mon père, nous avons mûrement réfléchi, Jeane et moi... nous sommes certains, elle te l'a dit, de trouver le bonheur dans ce mariage et dans notre résolution de passer ici nos jours près de vous...

— Jamais vous n'avez été mieux inspirés, mes enfants! — dit vivement madame Dumirail, — et, ainsi que vous, nous hâtons de tous nos désirs le jour de votre union...

— Sans doute, — reprit M. Dumirail contenant son impatience et son irritation. — Ainsi, mon fils, tu es bien résolu de rester cultivateur!

— Oui, mon père.

— Te crois-tu certain.... aussi certain toutefois que l'on peut l'être... qu'à ton goût

pour l'agriculture ne succédera pas une autre vocation?

— Je ne le pense pas.

— Ah! Maurice, quelle douce joie tu me causes en parlant ainsi! — dit madame Dumirail. — Je n'ai point d'ailleurs lieu de m'étonner; combien de fois ne nous as-tu pas dit : Laboureur je suis né, laboureur je mourrai!

— Ainsi, — reprit M. Dumirail parvenant à dominer la colère croissante que lui causait l'intervention de sa femme, — ainsi, mon ami, tu ne vois rien de désirable au delà de la modeste et obscure condition qui t'est réservée? Ainsi tu ne regrettes et tu ne regretteras jamais... je te cite ce fait parce que nous l'avons sous les yeux... tu ne regretteras jamais, dis-je, de n'avoir pas, par exemple, élevé ton ambition, très-louable d'ailleurs, jusqu'à une carrièrre aussi brillante que celle de ton cousin San-Privato?

— S'il faut te dire la vérité, mon père, certaines velléités ambitieuses s'etaient

éveillées en moi depuis l'arrivée de mon cousin, — répondit Maurice; — mais cette ambition a été éphémère...

— J'en étais sûr! mes pressentiments ne me trompaient pas! — se dit M. Dumirail triomphant et plus que jamais décidé de persévérer dans ses projets; puis il reprit tout haut, s'adressant à Maurice : — Ce que tu viens de m'apprendre là mon cher enfant, est un aveu de la plus haute importance... Et d'où vient que tu nous avais caché jusqu'ici cette velléité d'ambition, des plus louables, je te le répète?

— Maurice vous l'avait cachée par cette raison fort simple, mon ami, que l'ambitieuse velléité de ce cher enfant a été, grâce à Dieu, aussi éphémère que soudaine, — reprit Charles Delmare; — et tout à l'heure encore, il nous disait...

— Mon cher voisin, — reprit froidement M. Dumirail, — la question dont il s'agit a, selon moi, une telle gravité que vous trouverez bon que mon fils me réponde libre-

ment et en dehors de toute influence, si bien intentionnée d'ailleurs qu'elle puisse être...

— La réponse de Maurice est à ce point conforme à sa pensée, qu'en entrant ici, sa première parole a été de nous dire qu'il ne voulait jamais nous quitter, — ajouta madame Dumirail. — Il est donc hors de doute que...

— Pardon si je t'interromps, ma chère amie, — dit M. Dumirail, s'efforçant de donner à son accent, à sa physionomie, l'affectuosité dont il témoignait habituellement envers sa femme, ne voulant pas laisser soupçonner leur récent discord aux deux fiancés ; — je te ferai la même observation qu'à notre cher voisin : notre fils doit nous dire, librement et sans réticence, sa pensée... sa pensée tout entière... en une conjoncture si grave...

Et, s'adressant à Maurice :

— Tu me disais, mon ami, que, depuis l'arrivée de ton cousin, certaines velléités ambitieuses s'étaient éveillées en toi?

— Il est vrai, mon père... mais cette ambition ne m'était pas, à bien dire, personnelle... ce n'est pas pour moi que j'étais ambitieux.

— Pour qui donc l'étais-tu, mon fils?

— Pour Jeane... j'aurais voulu lui sacrifier mes goûts rustiques, si ses goûts eussent été différents des miens... j'eusse été heureux de lui apporter un nom dont elle aurait pu s'enorgueillir!

— Mais j'ai repondu à Maurice que mon unique désir au monde était de devenir sa femme et de continuer de vivre parmi vous, chère tante, cher oncle, qui déjà me donniez le doux nom de fille! — dit Jeane; — aussi ai-je supplié Maurice de renoncer à une ambition dont j'étais le seul mobile...

— En cela, ma chère Jeane, tu as eu tort, — reprit presque sévèrement M. Dumirail, — tu as eu grand tort.

— Selon moi, au contraire, chère enfant, tu as fait preuve d'un excellent esprit, d'une sage et prévoyante tendresse pour

Maurice ; aussi je te félicite du fond de l'âme, — reprit madame Dumirail. — Notre ami, M. Delmare, est, je n'en doute pas, de mon avis, sur la conduite de notre chère Jeane en cette occasion.

— Vous n'en pouvez douter, madame, et j'ajouterai que...

— Ma chère Julie, et vous, mon cher voisin, vous êtes, soit dit sans reproche, de terribles interrupteurs, — reprit M. Dumirail, s'efforçant de sourire. — Vraiment, si vous m'interrompez encore, je serai obligé d'aller me chambrer seul avec nos deux enfants, afin d'échapper à vos interruptions. Je te reprochais, Jeane, d'avoir cherché à éteindre la généreuse émulation de Maurice au lieu de l'exciter. Crois-moi, je songe autant à son intérêt qu'au tien en t'adressant ce reproche. Qui sait, ma chère enfant, si toi-même un jour ne serais pas glorieuse d'appartenir à un homme qui devrait sa haute position à son mérite! et cette haute position, Maurice pourrait la conquérir, soutenu, encouragé par toi.

Puisses-tu ne jamais regretter de l'avoir détourné d'un si noble but et, un jour, ne pas te trouver humiliée de n'être que la femme d'un cultivateur !

— Ah ! voilà quelle était ma crainte ! — reprit Maurice qui, plein d'une confiante déférence dans le jugement et la sagesse de M. Dumirail, sentait faiblir ses dernières résolutions. — Cette crainte, tu la réveilles, mon père... hélas ! plus vive que jamais !

— Maurice, je t'en supplie, — dit Jeane, — rappelle-toi notre entretien de ce matin...

— Je me le rappelle... et cependant je sens renaître mes doutes, — répondit Maurice avec anxiété. — Ah ! combien est pénible cette indécision !

— Je ne veux peser en rien sur ta détermination, — reprit M. Dumirail ; — tu réfléchiras. J'ajouterai seulement que, dans le cas où tu voudrais embrasser la carrière diplomatique, aucun sacrifice ne me coûterait pour te mettre à même de la parcourir

convenablement. Tu partirais le plus tôt possible avec ta mère et Jeane pour Paris ; notre ami, M. de Morainville dirigerait le cours de tes travaux ; j'affermerais le Morillon, et bientôt j'irais vous rejoindre ; enfin, lorsque tu serais attaché à quelque ambassade, nous voyagerions avec toi. Je ne suis, comme on dit, jamais sorti de mon village; je ne pourrais désirer plus agréable occasion de voir du pays. Jeane et toi seriez toujours fiancés ; votre mariage aurait lieu lorsque, grâce à ton intelligence, à ton zèle et à l'appui de M. de Morainville... tu n'aurais plus rien à envier à ton cousin Albert. Alors, sois-en persuadé, notre chère Jeane serait ravie de te voir parvenu si haut par ton mérite et elle t'en aimerait davantage.

— Ainsi, mon père, ni vous, ni ma mère, ni Jeane... ne me quitteriez pas, dans le cas où j'irais à Paris ou en pays étranger? — reprit Maurice, de plus en plus ébranlé, séduit par cette riante perspective, — et cédant à la faiblesse et à l'irrésolution de son carac-

tère, puis s'adressant à sa fiancée ; — Jeane, c'est bien tentant !...

— Si séduisante que soit cette tentation, résistes-y, Maurice... résistes-y, je t'en conjure, — dit Jeane d'un ton suppliant. — Je te le répète, je n'ai pour toi aucune ambition, et...

— Ma chère Jeane, — reprit très-sévèrement M. Dumirail, — il m'est pénible de remarquer ta persistance à jeter le désaccord entre moi et Maurice, à cette heure où il partage absolument ma manière de voir.

— Mon oncle, permettez-moi de...

— Non, je ne te permettrai pas de te mettre ainsi toujours en opposition formelle avec mes désirs... alors qu'ils n'ont d'autre but que le bien de mon fils.

— Je me tais, mon oncle, — répondit Jeane, profondément attristée ; — excusez-moi... je me tais.

— Cependant, mon ami — reprit madame Dumirail, — Jeane est assez intéressée dans la résolution dont il s'agit pour exprimer son opinion.

— Ma chère Julie, il est inutile d'entamer une discussion. Maurice aura le temps de réfléchir, de se décider librement, car, je le répète, je ne prétends en rien l'influencer.

— Mon cher ami, — dit Charles Delmare cachant sous un affectueux sourire ses mortelles angoisses, — une amitié déjà ancienne a ses droits, et sans doute vous me permettrez de vous demander comment il se fait qu'avant l'arrivée de M. San-Privato ici, vous vous montriez profondément satisfait de ce que Maurice, suivant votre exemple, cultiverait les champs paternels... tandis que maintenant au contraire vous...

— Pardon, mon cher *monsieur* Delmare — dit sèchement M. Dumirail, — je vous ferai observer que j'ai soixante ans passés, quelque bon sens, le sentiment de mes devoirs de père de famille, une tendresse éclairée pour mon fils et une volonté inébranlable... C'est vous dire que, tout en appréciant comme je le dois l'excellente intention qui vous guide, vous trouverez bon que je ne tienne pas compte de vos objections et

surtout que je m'abstienne de répondre à une question dont ma juste susceptibilité pourrait se blesser.

— J'en serais désolé, mon ami, car rien n'est plus éloigné de ma pensée que de vous blesser... ! — répondit Charles Delmare; — n'accusez que ma franchise... vous y avez tant de fois fait appel... que j'ai cru pouvoir, ou plutôt devoir aujourd'hui vous parler en toute sincérité.

— Mille remercîments de votre bon vouloir, mais je n'accepte les conseils que lorsque je crois bon de les demander...

— Cependant, les circonstances dans lesquelles vous avez fait appel à la sincérité de mon amitié étaient moins graves peut-être que celle dont il s'agit à cette heure.

— En vérité, — reprit impatiemment M. Dumirail, — il est inconcevable que l'on s'obstine à conseiller les gens quoi qu'ils en aient !

— Cette obstination... croyez-le, mon ami, a sa source dans une affection si vraie que...

— Monsieur! — s'écria M. Dumirail perdant toute mesure, — savez-vous que votre persistance... devient intolérable...!

Charles Delmare ne doutant plus, depuis quelques moments surtout, du désir de M. Dumirail de provoquer entre eux une rupture, s'était efforcé de la conjurer; ne paraissant pas remarquer la sécheresse et l'aigreur croissante des paroles de son interlocuteur, il tenta un dernier effort et reprit :

— Nous sommes de trop vieux amis, mon cher Dumirail, pour qu'une vivacité de votre part puisse jamais me choquer. Je connais, Dieu merci, depuis longtemps vos sentiments à mon égard...

— Eh, monsieur! monsieur! la nature de ces sentiments ne peut-elle pas avoir changé?

— De grâce, que voulez-vous dire?

— Je veux dire, monsieur, puisqu'il faut parler net, qu'un véritable ami ne cherche pas, ainsi que vous le faites aujourd'hui, à jeter la discorde entre le père et le fils... entre l'épouse et le mari.

— Moi... grand Dieu !

— Vous, monsieur !

— Ah ! mon ami ! — s'écria madame Dumirail, — pouvez-vous adresser un pareil reproche à M. Delmare ? .. Vous n'y songez pas, non, non, ce serait le comble de l'ingratitude...

— Vous voyez, monsieur, vous voyez le fruit de votre intervention obstinée dans nos plus chers intérêts de famille ! — dit amèrement M. Dumirail à Charles Delmare ; — ma femme m'accuse d'ingratitude en présence de mes enfants... et il n'a pas tenu à vous que mon fils m'accusât de déraison... Peut-être comprendrez-vous enfin, monsieur, que...

— Il suffit, monsieur, je me retire..., — répondit Charles Delmare avec une dignité triste. — Vous regretterez bientôt un moment d'emportement dont je ne suis pas blessé... mais cruellement affligé... parce que de cet emportement je connais la cause, après tout honorable... Adieu, monsieur ; soyez-en certain, je ne me souviendrai ja-

mais que de la douce cordialité de nos relations pendant les trois années qui j'ai eu l'honneur d'être reçu dans votre famille. — Et s'adressant à madame Dumirail et aux deux fiancés, Charles Delmare quitta la chambre en disant : — Adieu, madame; adieu, mademoiselle Jeane; adieu, mon cher Maurice!

II

M. Dumirail, après la sortie de Charles Delmare et pendant le moment de stupeur douloureuse où une rupture si imprévue jetait sa femme et les deux jeunes gens, dit à Jeane, en lui faisant signe de le suivre :

— Viens, mon enfant, j'ai à t'entretenir d'un sujet qui te concerne exclusivement... tu reviendras ensuite auprès de ta tante et de Maurice.

La jeune fille suivit M. Dumirail. Il la fit asseoir, et s'assit près d'elle sous la galerie rustique dont était précédé le chalet, et dit :

— Mon enfant, tu aimes tendrement Maurice, n'est-ce pas?

— De toute mon âme.

— Tu désires l'épouser?

— C'est le plus cher de mes vœux.

— Ce mariage comble aussi nos vœux ; il ne saurait donc rencontrer d'autres obstacles que ceux que tu y apporterais toi-même.

— Moi... grand Dieu!

— Je m'explique. Tu exerces sur l'esprit de Maurice une grande influence?

— Il a foi dans mon amour et confiance dans mon dévouement... voilà tout!

— Quelle qu'en soit la cause... cette influence existe... Ainsi, tu étais le mobile de la louable ambition de Maurice, et cette ambition, inspirée par toi, a été momentanément étouffée par toi...

— Je la croyais... je la crois dangereuse pour le repos, pour le bonheur de Maurice...

— Je pense absolument le contraire, et tu

m'accorderas, j'imagine, un certain discernement en ce qui touche les véritables intérêts de mon fils? Il suit de là que, si malgré mes instances, tu persistes à détourner Maurice d'une ligne de conduite que pour mille raisons je veux lui voir suivre, il me sera démontré que tu agis sciemment ou plutôt aveuglément contre ses intérêts bien entendus... En ce cas, je te le déclare, Jeane, je te le déclare formellement, si pénible que me soit la pensée de chagriner mon fils... et de l'affliger aussi... tu ne seras jamais sa femme! Si, au contraire, tu le ramènes à ses premiers projets... il dépendra de toi de hâter l'époque de votre union, en stimulant la généreuse émulation de ton fiancé, afin qu'il parvienne le plus tôt possible à une position dont nous serons tous... justement enorgueillis.

— Ainsi, mon oncle, — balbutia Jeane d'une voix altérée, — telle est votre résolution ?

— Telle est ma résolution inébranlable...

— De grâce... écoutez-moi !...

— Veux-tu, oui ou non, partager, favoriser mes vues au sujet de Maurice ?

— Mon Dieu !... laissez-moi vous dire...

— Inutiles paroles !... Est-ce oui... est-ce non ?...

— Eh bien, non ! — s'écria Jeane les yeux pleins de larmes et vaillamment fidèle à sa conviction ; — non... non... cent fois non !... Je mourrai fille... mais je n'aurai pas concouru à faire volontairement le malheur de Maurice et le mien... Ah ! mon oncle, si vous saviez... si vous saviez...

— Ce que je sais me suffit, ma pauvre enfant, — reprit M. Dumirail qui, malgré son aberration passagère, se sentait ému de la courageuse abnégation de la jeune fille à laquelle il était sincèrement affectionné. — Tu le vois, et ainsi que je te l'ai dit... toi... toi seule devais mettre un invincible obstacle à un mariage qui comblait nos vœux... Qu'il en soit donc ainsi. Je déplore ta funeste obstination ; mais tu ne perds rien dans mon estime, tant s'en faut... Seulement, je dois te dire qu'en tout état de cause, soit

que mon fils reste ici... soit qu'il suive une autre carrière... il n'est plus convenable, il n'est plus possible, tu le comprends toi-même, que nos projets de mariage étant rompus... tu continues d'habiter avec nous... J'aviserai d'ailleurs aux moyens de te caser de façon que tu regrettes le moins qu'il se pourra notre maison... devenue pour toi, chère fille... la maison paternelle, — ajouta M. Dumirail attendri. — Mais je veux croire que la réflexion t'éclairera... j'attendrai jusqu'à demain ta réponse définitive... Je ne te demande d'ailleurs nullement de garder envers Maurice le secret de notre entretien .. agis à ce sujet comme bon te semblera... Je t'en adjure de nouveau, chère Jeane, réfléchis mûrement, et j'espère encore que, ta résolution sera telle que je la souhaite pour notre bonheur à tous.

III

Quatre jours après que s'étaient passées les scènes précédentes, Geneviève filait son rouet dans la cuisine et se disait, essuyant ses yeux rougis par des larmes récentes :

— Ah ! que de malheurs ! que de malheurs ! Mon pauvre Charles, brouillé avec M. Dumirail, n'ose pas retourner ouvertement au Morillon. Il est allé depuis deux

jours rôder sous la terrasse, dans l'espoir d'apercevoir sa fille, M. Maurice ou sa digne mère; au moins ceux-là sont du parti de mon fieu! Il a écrit hier une lettre que j'ai portée à M. Dumirail. Celui-ci a fait répondre qu'il enverrait la réponse... Qu'est-ce que tout cela va devenir, mon Dieu! qu'est-ce que tout cela va devenir?... Voilà donc mon Charles séparé de sa fille, ni plus ni moins que si l'on savait qu'il est le prétendu Wagner... Scélérat de muscadin!... c'est lui qui a causé tout le mal... Jour de Dieu... quand je pense à cela... il me prend, à moi qui ne tuerais pas un poulet... il me prend des rages... des rages!

Une expression sinistre assombrit la figure débonnaire de la vieille nourrice; sa main, tremblante de colère, imprimait à son rouet un mouvement rapide et saccadé; soudain, prêtant l'oreille du côté du jardin:

— J'entends des pas... qui vient là?

Geneviève se lève, et ouvrant entièrement la porte laissée entre-bâillée, elle ajoute:

— C'est Josette, une des servantes du Morillon. Elle tient une lettre à la main; c'est sans doute la réponse de M. Dumirail.

La servante, en effet, s'approche, entre dans la cuisine, et s'adressant à la nourrice :

— Bonjour, mère Geneviève.

— Bonjour, Josette.

— Voilà une lettre de notre maître pour ce brave M. Delmare.

— Bonne Josette... vous aimez aussi mon fieu, vous?

— Dame... il est toujours si avenant pour un chacun... aussi, tout le monde l'aime au Morillon.

— Et quoi de nouveau chez vous?

— Oh! bien du nouveau, mère Geneviève... tout est depuis hier soir sens dessus dessous à la maison, depuis que monsieur a reçu une lettre de Paris, qu'il attendait avec impatience.

— Comment donc cela?

— On fait des malles... des préparatifs de voyage.

— Qui est-ce donc qui s'en va en voyage, Josette ?

— Notre maîtresse, ainsi que mademoiselle Jeane et M. Maurice.

— Bonté divine! ils partent... et où vont-ils?...

— A Paris, la grand'ville, et je crois bien qu'ils m'emmèneront.

— Ils vont à Paris! Miséricorde! — murmura la nourrice joignant les mains avec angoisse, — ah! mon pauvre fieu!

— Qu'avez-vous donc, mère Geneviève ?

— Rien... rien .. Mais dites-moi : Est-ce que M. Dumirail est aussi du voyage?

— Non, il reste au Morillon; il ira rejoindre plus tard madame à Paris.

— Et la famille... quand part-elle?

— Dans deux heures.

— Dans deux heures!

— Au plus tard! on est allé chercher des chevaux de poste à Nantua... Madame voulait prendre la diligence... mais j'ai entendu monsieur lui dire : « Mon fils peut bien

» voyager en poste comme mon neveu; l'on
» reconduira ainsi la calèche que ma sœur a
» laissée. »

— Josette... est-ce que madame, M. Maurice et mademoiselle Jeane ont l'air contents de quitter le pays?

— Tant s'en faut! Madame a pleuré toute la nuit et elle a eu une espèce d'attaque de nerfs, m'a dit Marcienne...

— Et mademoiselle Jeane?

— Elle a l'air triste à mourir.

— Et M. Maurice?

— Lui... il n'a pas l'air si mal content que sa mère et mademoiselle Jeane. Il a dit à Gervais qui l'aidait à faire sa malle : « — Je
» vais donc enfin le voir, ce fameux Paris!...
» Je ne le désirais pas, tant s'en faut! je pré-
» férais nos montagnes ; mais une fois que
» l'on y est, ce doit être curieux à voir cette
» grande ville... seulement, je regrette de
» partir si vite; je n'ai pas d'autre habit de
» ville que mon costume noir qui date de-
» puis dix-huit mois. — Oh! M. Maurice, les
» tailleurs ne vous manqueront pas à Paris,

» a répondu Gervais; — votre papa a fière-
» ment de quoi les payer... les tailleurs! —
» Je me ferai certainement habiller à neuf
» en arrivant, — a ajouté M. Maurice... —
» je ne veux pas avoir l'air trop provincial... » — Et, s'interrompant, Josette ajouta, pensive et attristée : — Savez-vous une chose, mère Geneviève?

— Qu'est-ce?...

— Tout le monde, au Morillon, a le cœur gros, bien gros, en voyant s'en aller madame, M. Maurice et mademoiselle Jeane... parce que d'abord, faute d'eux, la maison va paraître bien ennuyeuse à ceux qui y restent... et puis...

— Et puis... Josette?

— Mère Geneviève... croyez-vous aux présages?

— Assurément...

— Eh bien, il semble, à cause des présages, que l'on ne reverra plus au Morillon ni madame, ni son fils, ni mademoiselle Jeane... car... Mais vous allez rire de moi .. mère Geneviève...

— Je n'ai pas le cœur à la risée... allez... Josette, continuez.

— Figurez-vous donc que les chouettes nichées dans le vieux donjon du Morillon se sont, toute la nuit durant, mises à crier... à gémir... tandis que nos chiens de garde hurlaient à la mort!... Non, jamais, voyez-vous, mère Geneviève, on n'a entendu hurler à la mort d'une manière si terrible; aussi le vieux Gervais nous disait ce matin : « — Mauvais présage pour nos maîtres qui » s'en vont à Paris... mauvais présage pour » eux et pour nous... qui sait si nous les » reverrons?... »

— Ah! Josette... chien qui hurle à la mort annonce le mauvais sort... dit le proverbe en mon pays, — répondit Geneviève en frissonnant, — et ils n'ont jamais tort, les proverbes!

— Adieu! mère Geneviève,... voilà votre brave fieu, comme vous dites, — reprit Josette voyant s'approcher rapidement Charles Delmare à qui elle fit sa plus belle révérence.

Puis elle traversa l'allée du jardin et s'éloigna.

IV

Charles Delmare, douloureusement préoccupé, s'aperçut à peine de la présence de Josette, et se laissa tomber sur l'un des escabeaux de la cuisine, en disant avec accablement :

— Je n'ai pu entrevoir, depuis trois jours, ni madame Dumirail... ni Maurice... ni ma fille... personne !

— Mon Charles... du courage..., — dit la

nourrice tâchant de raffermir sa voix, — il t'en faut du courage... Josette, en m'apportant pour toi cette lettre de M. Dumirail, m'a dit ce qui se passe au Morillon... Ils partent pour Paris.

— Qui cela ?

— M. Maurice, sa mère, et ta Jeane!

— Ils partent...

— Dans deux heures...

— Je devais m'attendre, je m'attendais à ce nouveau coup... et pourtant il m'abat..., — murmura Charles Delmare. — Ainsi... le sort en est jeté... plus d'espoir... ils partent...

— Oui, sauf M. Dumirail... ils vont se mettre en route ; ils doivent voyager en poste dans la voiture du muscadin...

— Ah ! la vanité !... la vanité !... Avant-hier, M. Dumirail blâmait sa sœur de voyager ainsi.

— Toute la maison a la mort dans l'âme ; il leur semble, à ces bonnes gens, mon pauvre fieu, qu'ils ne reverront plus leurs maîtres... Les chouettes toute la

nuit ont gémi... les chiens ont hurlé à la mort!...

— Oh! gardiens fidèles du foyer domestique, votre instinct ne vous trompe pas! Vous vous réaliserez, funestes prophéties! — dit Charles Delmare, cédant malgré lui à une sorte d'appréhension superstitieuse. — Perdus... peut-être... perdus!... Jeane, ma fille... Maurice!... Ah! pour vous... quel avenir je prévois... Puissiez-vous démentir mes prévisions! A quelle fatalité obéit donc cette malheureuse famille! Que Maurice et Jeane, habitués à respecter l'autorité de M. Dumirail, aient subi son influence si contraire à leur première impulsion et à mes avis... à la rigueur je le comprends... Mais madame Dumirail, elle, douée d'un caractère ferme et d'une haute raison... elle... mère pénétrée des dangers que va courir son fils, comment a-t-elle pu consentir à ce voyage?.. Hélas!... pauvre femme!. . je l'accuse à tort... Incapable de triompher de l'opiniâtreté de son mari, que pouvait-elle faire... sinon de deux

maux choisir le moindre... et accompagner son fils à Paris ?

— Si tu lisais la lettre de M. Dumirail, mon Charles... tu apprendrais peut-être quelque chose, — dit Geneviève navrée en présentant la lettre à Charles Delmare ; — lis donc tout de suite sa réponse.

— Ah!... sa réponse... je la devine... l'orgueil paternel a troublé la raison de cet homme ordinairement plein de sagesse.

Et Charles Delmare, brisant le cachet de l'enveloppe, lut ce qui suit :

« Monsieur,

» Tout en appréciant la nature du senti-
» ment qui vous a déterminé à m'écrire
» malgré la vivacité de notre dernière expli-
» cation et la rupture qui s'en est suivie,
» je ne puis cependant vous le cacher,
» monsieur, il m'a paru blessant pour ma
» dignité de père de famille de recevoir
» de vous, sous la forme épistolaire, une
» sorte de leçon qu'il ne m'avait pas con-

» venu de recevoir verbalement il y a deux
» jours.

» J'ai, monsieur, plus que personne con-
» science et connaissance de mes devoirs
» envers mon fils et ma pupille, que je consi-
» dère comme ma fille.

» L'avenir prouvera qui de vous ou de
» moi est aujourd'hui dans l'erreur. La
» vôtre, monsieur, a sa source dans les
» funestes conséquences de votre orageuse
» jeunesse ; vous n'avez pas su résister à de
» coupables égarements ; vous jugez autrui
» d'après votre propre faiblesse, sans tenir
» compte de la différence essentielle des
» éducations.

» J'ai une foi plus ferme, et surtout plus
» éclairée que la vôtre, dans la solidité des
» principes dont, ma femme et moi, nous
» avons nourri mon fils ; grâce à ces prin-
» cipes, il saura éviter ces terribles écueils
» que vous semblez vous plaire à signaler
» avec une regrettable exagération. Heureu-
» sement, je ne suis plus d'un âge à appré-
» hender les fantômes.

» J'ajouterai, monsieur, que j'ai été sur-
» pris et, il faut le dire, indigné des craintes
» à la fois inexplicables et offensantes que
» vous manifestez au sujet de l'avenir de
» ma nièce, par cela seulement que son
» mariage est ajourné de quelque temps et
» qu'elle doit acompagner madame Dumi-
» rail à Paris.

» Il se peut, monsieur, que les dangerèux
» succès de votre jeunesse vous aient donné
» le droit de douter de certaines femmes ;
» mais il en est d'autres que leur pureté na-
» tive, que leurs angéliques vertus auraient
» dû sauvegarder de vos soupçons. Ma
» nièce était de celles-là, monsieur, et je
» m'aperçois avec douleur et trop tar-
» divement que son innocence et sa
» candeur, que mieux que personne vous
» auriez dû apprécier en vivant parmi
» nous, ne lui ont pas mérité grâce à vos
» yeux.

» Je vous demanderai, enfin, monsieur,
» de quel droit vous prétendez vous im-
» miscer dans la direction future d'une

» jeune personne qui vous est absolument
» étrangère?

» Vous paraissez, monsieur, me rendre
» responsable de je ne sais quels malheurs
» imaginaires dont ma nièce pourrait être
» victime? Sachez que j'accepte la respon-
» sabilité de mes actes ; ils ne relèvent
» que de ma conscience : elle est pure et
» tranquille.

» Un mot encore, monsieur. Croyez-le
» bien, loin de redouter les conséquences
» de la généreuse ambition que je ressens
» pour mon fils et qu'il partage, je m'enor-
» gueillis, je m'enorgueillirai toujours de
» cette ambition, parce qu'elle sera cou-
» ronnée d'un succès mérité, j'en ai la
» ferme espérance. Mon excellent ami,
» M. de Morainville, m'écrit à l'instant de
» Paris qu'il facilitera de tout son pouvoir
» l'entrée de la carrière diplomatique à mon
» fils, et que son avancement est certain,
» grâce à la rare intelligence que lors de
» son dernier séjour ici, M. de Morainville a
» remarquée dans Maurice. Vous le voyez,

» monsieur, tout le monde ne partage pas
» vos craintes si désobligeantes à son égard.
» Vous me faites observer que, compléte-
» ment inexpérimentés de la vie de Paris,
» ma femme et moi, nous serons hors d'état
» de guider sagement mon fils et de faire rai-
» sonnablement la part des nécessités de la
» jeunesse, puisque nous l'exposons à une
» foule de tentations... Rassurez-vous, mon-
» sieur; Maurice respectera l'autorité pater-
» nelle tout aussi bien à Paris qu'il la res-
» pectait au Morillon.
» En terminant, vous m'engagez, mon-
» sieur, dans le cas où vos avis ne prévau-
» draient pas auprès de moi, à conserver
» cette lettre, parce que, dites-vous, les
» malheurs de famille que vous redoutez
» pouvant nous rapprocher un jour, je ferai
» peut-être alors appel à vos conseils, et
» qu'ainsi leur autorité, quant à l'avenir,
» sera constatée par vos prévisions actuelles,
» votre vœu sera satisfait, monsieur; je
» conserverai soigneusement votre lettre,
» mais j'ajouterai, à regret, que je la con-

» serverai comme un regrettable témoi-
» gnage de l'aberration où a pu tomber un
» homme que longtemps j'avais cru doué
» d'un esprit juste, d'un sens droit, d'un
» caractère généreux et bienveillant; tandis
» qu'il est dominé par l'impérieuse et
» aveugle prétention de se poser et surtout
» de s'imposer en censeur, en directeur de
» la conduite d'autrui.

» Quant à vos insinuations au sujet de ma
» sœur et de mon neveu, qui, selon vous,
» désireraient méchamment la rupture du
» mariage de Maurice et de Jeane, ces insi-
» nuations sont tellement vagues, quoique
» fort malveillantes, que je n'ai pas dû m'y
» arrêter sérieusement.

» Soyez assuré, monsieur, qu'il m'en
» coûte extrêmement de voir se rompre de
» la sorte des relations jadis amicales, com-
» mencées et continuées sous de si heureux
» auspices; je n'oublierai jamais les services
» désintéressés que vous avez rendus à mes
» enfants.

» Pourquoi faut-il que vous ayez malheu-

» reusement oublié que la plus étroite inti-
» mité n'autorise jamais un étranger à s'éri-
» ger en dominateur d'une famille dont le
» chef, grâce à Dieu, n'a besoin des avis de
» personne pour comprendre et pratiquer
» ses devoirs ?

» Agréez, monsieur, l'assurance de mes
» sentiments les plus distingués.

» DUMIRAIL.

» *P. S.* Je crois, monsieur, devoir vous
» prévenir que toute tentative de rapproche-
» ment ou de correspondance avec moi res-
» terait sans succès. Épargnez-moi donc le
» véritable chagrin que j'aurais de laisser vos
» lettres désormais sans réponse. »

V

Charles Delmare lut cette lettre avec l'accent d'une tristesse profonde, mais sans amertume, sans colère; puis, douloureusement accablé, il dit :

— Telle est donc la réponse de M. Dumirail à une lettre dont chaque mot partait du cœur! une lettre où l'amitié la plus éclairée, la plus vive, respirait dans tous les conseils que me pouvait suggérer ma longue et

cruelle expérience des choses de la vie! Mais à cette réponse je devais m'attendre; l'erreur de cet homme de bien est d'autant plus dangereuse qu'elle procède d'un sentiment généreux en soi : voir son fils parcourir une brillante carrière et s'élever par son mérite... Hélas! mon pauvre père obéissait aussi à un sentiment généreux en se disant : «Je mets mon luxe, mon or-
» gueil dans mon fils; mon unique joie est
» de le voir jouir du fruit de mes longs et
» pénibles labeurs. » O mystères insondables de la destinée ! l'avenir de cette famille était compromis par la funeste influence de San-Privato; un concours de circonstances inespérées éloigne cet homme fatal, le danger disparaît avec lui ; la confiance, l'espoir, renaissent dans le cœur de Jeane et de Maurice; leur instinct les guide dans la voie qui devait les conduire à un bonheur assuré; ils pressent M. Dumirail de les marier; leur vœu le plus cher, le plus sincère, est de continuer de vivre ici... où ils n'auront ni l'occasion ni la tentation de faillir... et

c'est lui... lui, ce père de famille, ordinairement si intelligent, si sage, qui les pousse peut-être à leur perte, malgré mes avertissements, mes instances, mes prières... Mon Dieu ! ma fille aussi va peut-être courir à sa perte ! Et cet homme ose me demander de quel droit je m'intéresse à mon enfant... Misère de moi... je le...

Mais, refrénant cet emportement, Charles Delmare ajoute :

— Hélas ! M. Dumirail dit... ce qu'il doit dire. A ses yeux, aux yeux du monde, que suis-je pour Jeane ?... Un étranger ! Malheur... malheur... voir son enfant en péril et rester là... cloué... inerte... immobile... impuissant à secourir... à sauver cet être adoré par qui seul... pour qui seul vous vivez... n'est-ce pas à se croire sous l'obsession d'un rêve horrible ! Ah ! Providence, hasard ou fatalité... le crime a souvent des châtiments terribles... m'est-il donc réservé de subir la peine vengeresse de la dissipation, de l'adultère et du meurtre... dans la personne de ma fille ?...

Geneviève n'osait interrompre Charles Delmare ; sentant la vanité des consolations qu'elle pouvait lui offrir, elle le contemplait en sanglotant. Il resta pendant quelques instants replié, affaissé sur lui-même; puis soudain il se redresse,se lève brusquement, et prenant dans ses mains les mains de sa nourrice, il lui dit d'une voix altérée :

— Bonne mère... tu m'as déjà donné bien des preuves de dévouement... ce n'est pas assez... j'attends de toi davantage encore !

— Ah ! mon Charles, est-il possible ! — s'écria la nourrice, moitié ravie, moitié pleurant. — Bonté divine... si je pouvais... Mon Dieu... tu sèches mes larmes... Je suis navrée... pourtant tu me mets presque la joie au cœur... en me disant que je peux quelque chose pour toi... Oh ! dis vite, dis vite... que faut-il faire?

— Partir pour Paris.

— Ça ne pèsera pas une once, mon fieu, — répond résolûment Geneviève. — Deux chemises et deux paires de bas dans un

mouchoir... et en route! Qnand faut-il partir?

— Demain...

— Aujourd'hui, si tu veux... Mais toi?

— Je t'accompagne...

— A Paris?

— Oui...

— Jésus, mon Dieu... mais tu veux donc me rendre tout à fait heureuse... malgré le chagrin où je te vois, mon Charles? Quoi? je ne te quitterai pas?... C'est vrai! bien vrai! je ne te quitterai pas?

— Me quitter! nourrice... me quitter! bonne mère! vivre sans toi dans cette ville maudite... ne t'avoir pas là pour me consoler, me réconforter au milieu des malheurs que je prévois?...

— Mais, mon Charles, — reprend soudain Geneviève avec appréhension, — pour aller à Paris... pour y vivre, il faut de l'argent?

— N'en avons-nous pas?

— Si... mais pas beaucoup. Il reste onze cents francs sur les quinze cents que tu m'as remis au mois de janvier pour les dépenses

de l'année, sans compter mes économies de la rente de cinq cents francs que m'a laissée ton brave homme de père, puisque ici, grâce à toi, je n'ai à payer que mon entretien. J'ai donc amassé depuis trois ans près de quatorze cents francs ; je les ai cachés, avec ton argent à toi, dans ma paillasse.

— Ce qui me reste des quinze cents francs nous suffit.

— Mais, mon Charles, tu n'y penses pas.

— Comment ?

— Ton reliquat et mon épargne, ça fait tout au plus deux mille cinq cents francs...

— L'argent que j'ai, bonne mère, me suffira, te dis-je.

— Bonté divine ! toi, mon Charles, vivre de si peu dans ce Paris où tu brillais jadis... est-ce que c'est possible?

— Deux mansardes voisines l'une de l'autre, deux lits de sangle, une table, quelques chaises... voilà notre mobilier, bonne mère ; du pain, du lait, des fruits, voilà ma nourriture.

— Toi... qui autrefois...

— Est-ce que je m'apercevrai seulement des privations, si je peux arracher ma fille aux dangers que je redoute ! Allons, nourrice, du courage; hâtons-nous et songeons à tout. Connais-tu quelqu'un qui puisse garder cette maison?... Notre loyer se trouve encore payé d'avance pour dix-huit mois. Peut-être reviendrons-nous ici, l'on ne saurait prévoir les événements.

— La mère Arsène... brave et honnête femme, gardera la maison.

— Bien... Maintenant il nous faut un messager pour aller aujourd'hui à Nantua; il y arrêtera pour demain nos places à la diligence... une place d'intérieur pour toi , bonne mère, et une place d'impériale pour moi; c'est moins cher, il faut ménager nos ressources.

— Toi, sur l'impériale! toi qui voyageais toujours à quatre chevaux avec un courrier.

— O luxe passé, maudit sois-tu! — murmura Charles Delmare en frissonnant. — Peut-être un jour verrai-je ma fille manquer de pain...

— Manquer de pain, bonté divine! et ma petite rente... est-ce qu'elle ne t'appartient pas, mon Charles, puisqu'elle me vient de ton brave père! Est-ce que je n'ai pas encore bon pied, bon œil! est-ce que je ne trouverai pas à gagner mon pain, quand ça serait comme balayeuse des rues?

— Bonne et chère créature... je n'ai jamais douté de ton cœur... mais... — Puis, s'interrompant, Charles Delmare ajoute: — Songeons au présent, il est assez triste... — Et, réfléchissant, il se dirige vers le salon, s'assoit devant la table où est déposé son nécessaire à écrire en or ciselé, puis il trace à la hâte ces mots:

« Madame,

» Je serai à Paris presque en même temps
» que vous y serez vous-même; je vous en
» conjure, dès votre arrivée, faites-moi con-
» naître votre demeure et adressez votre
» lettre, bureau restant, à M. Delmare. Dieu
» fasse que je puisse vous aider à conjurer

» les malheurs que vous pressentez ainsi que
» moi !

» Agréez, etc.

» CH. DELMARE. »

Le père de Jeane plie la lettre et la remet à Geneviève, en lui disant:

— Écoute-moi, nourrice, tu vas aller au Morillon.

— Bon.

— Tu tâcheras d'approcher quelque domestique de la maison.

— Très-bien.

— Tu feras en sorte que ma lettre soit remise à madame Dumirail en personne.

— Sois tranquille.

— Et, autant que possible, sans que M. Dumirail sache que j'écris à sa femme.

— Je comprends... je m'adresserai à Josette, qui, ce matin, paraissait si triste du départ de ses maîtres; je passerai en même temps au bourg, afin d'envoyer quelqu'un à Nantua pour arrêter nos places à la diligence... Je verrai aussi la mère

Arsène... Tu n'as pas d'autre commission?

— Il faudra que ton messager s'informe du meilleur orfévre de Nantua.

— Un orfévre?...

— Demain, en passant, je lui proposerai d'acheter mes deux nécessaires de voyage. Ils valent, ne comptât-on que le poids de l'or, quatre ou cinq mille francs. Cette somme peut nous être d'une utile ressource.

— Pourquoi vendre ces nécessaires, mon fieu? Tu y tiens beaucoup! c'est tout ce qui te reste du temps de ta jeunesse et de ta richesse... Vends plutôt ma petite rente...

— Te dépouiller, pauvre bonne mère... peux-tu croire que jamais...?

Et répondant à un geste suppliant de Geneviève:

— Jamais! te dis-je, — ajouta Charles Delmare. — Mais le temps se passe... il faut absolument que tu tâches de remettre ma lettre à madame Dumirail avant son départ... Va... nourrice... va, et reviens vite...

— Je n'oublierai rien, — répondit Gene-

viève en prenant à la hâte sa mante et sortant précipitamment; — avant une heure, je serai de retour ici.

. . . .

Madame Dumirail reçut la lettre de Charles Delmare au moment où elle allait quitter le Morillon avec sa nièce et Maurice.

Le lendemain, le père de Jeane, abandonnant une solitude qui lui avait été si chère, se mit à son tour en route pour Paris, dans l'espoir d'y retrouver sa fille.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

I

Antoinette Godinot (née Renard), à peine âgée de dix-sept ans, avait au bout de quelques mois de mariage abandonné son mari, M. Godinot, avoué en province, et suivi un beau garçon assez riche et chef d'escadron, en garnison dans la petite ville où M. Godinot exerçait son office. Sa femme, trouvant son nom conjugal trop vulgaire, se fit, en arrivant à Paris, appeler d'abord madame de Montrésor.

Cette créature était et devait être, surtout plus tard, une femme hors ligne, puisqu'il est des phénomènes de toutes sortes. Douée d'une beauté incomparable, d'un esprit naturel, vif, brillant, hardi, d'un caractère inflexible dans le mal, mais qu'au besoin elle savait plier avec une incroyable souplesse à tous les faux dehors de la dissimulation, à toutes les exigences du *paraître,* ainsi que dit Montaigne ; suprêmement intelligente, très-fine, très-adroite avec la ruse, l'inexorable rapacité de la bête de proie et surtout l'instinctive prévoyance du lendemain, qui distingue quelques espèces supérieures ; prédisposée à tous les vices, à toutes les perversités par une éducation détestable et les scandaleux exemples d'une mère de mœurs éhontées, Antoinette fut bientôt, selon le terme consacré, *lancée* par le chef d'escadron, son amant, roué accompli, houzardant ses amours. En peu de temps, et grâce aux prodigieuses dispositions qu'elle montra, il fit de la provinciale gauche et inexpérimentée l'une des Phrynés

les plus effrontées qui aient jamais chanté l'hymne de Vénus Aphrodite. Buvant sec et dru, fumant, jurant, sacrant, tirant le pistolet à ravir, intrépide à cheval, elle conquit bientôt, dans le milieu exclusivement militaire et d'ailleurs restreint, où elle vivait, une éclatante renommée, due à la crânerie de sa beauté, à ses joyeusetés de taverne et à ses saillies de caserne.

Somme toute, en moins de dix-huit mois Antoinette ruina son chef d'escadron. Elle avait conservé de son éducation première certaines pratiques d'économie et de prévoyance; ces habitudes combinées avec sa rapacité naturelle et sa froide et ferme volonté de s'enrichir, lui permirent, malgré ses folles dépenses, d'épargner environ soixante mille francs.

Le successeur du chef d'escadron fut un étranger dont il avait fait connaissance au camp de manœuvre de Compiègne. Cet étranger, lord Fitz-Gerald, capitaine au *horseguards*, très-grand seigneur, riche à millions et d'excellente compagnie, deman-

dait certaines illusions aux maîtresses qu'il gageait d'ailleurs magnifiquement ; il voulait trouver en elles les dehors décents, la réserve apparente d'une femme bien élevée. Il lui parut piquant, dans son désœuvrement d'homme blasé, de transformer Antoinette, dont il admirait et prisait fort d'ailleurs les charmes incontestables : il commença d'abord, afin de la dépayser, par la faire voyager avec lui en Italie, et entreprit la seconde éducation de sa maîtresse. Celle-ci trouva non moins piquant de se métamorphoser. Très-intelligente, très-malléable, elle se rechercha, s'observa, s'étudia ; et, aidée des conseils et des exemples de lord Fitz-Gerald, homme éminemment distingué, elle parvint à jouer merveilleusement son rôle de femme du monde, et, contraste précieux pour un libertin, elle retrouvait dans l'intimité, et au gré de son lord, cet entrain bachique, cette crânerie, cette verve licencieuse qu'elle devait à son premier éducateur.

Antoinette manquait de l'instruction la

plus vulgaire : elle eut des professeurs de toute sorte, et elle profita tellement de leurs leçons, qu'en moins de deux ans elle parlait irréprochablement sa langue, l'écrivait avec goût, possédait en histoire, en géographie, en littérature, des notions suffisantes pour prendre part à toute conversation sérieuse et souvent y briller; enfin, grâce au développement de son goût naturel pour la musique et à l'étude, elle devint très-bonne musicienne.

Ces succès enchantèrent lord Fitz-Gerald ; il les paya royalement d'une incription de vingt mille livres de rente, qui vint se joindre aux épargnes d'Antoinette, déjà considérables. Elle rencontra aux eaux d'Ems, où son lord l'avait conduite, un prince régnant d'Allemagne, vieillard usé par la débauche. La rare beauté d'Antoinette l'éblouit; ses excellentes manières, sa bonne grâce, son talent de musicienne, son esprit, achevèrent la séduction ; et le grand-duc s'affola de la maîtresse de lord Fitz-Gerald. Celui-ci commençait de s'ennuyer

de sa liaison. L'éducation d'Antoinette était achevée, les incidents d'une métamorphose à accomplir ne le stimulaient plus ; aussi, la folle passion du grand-duc lui parut-elle venir très à point pour *caser* superbement Antoinette. Il lui traça, en homme d'expérience et en ami, la ligne de conduite à tenir avec son quasi royal adorateur, et la quitta dans les meilleurs termes, la laissant riche d'environ quarante mille livres de rente.

Le grand-duc, enchanté de sa conquête, emmena Antoinette dans ses Etats, et afin de lui donner entrée à sa cour, il créa bel et bien, en vertu de son omnipotence, Antoinette, femme Godinot, née Renard, *baronne de Hansfeld*. Elle joua non moins habilement son rôle de femme de cour que naguère son rôle de femme du monde.

Ce contraste de haute distinction au dehors et de licencieuse effronterie dans le tête-à-tête ; ce mélange de grande dame et de fille dressée à la houzarde, tournèrent complétement la cervelle du grand-duc ; il

combla de biens madame de Hansfeld, lui donna scandaleusement au palais le logement de feu la grande duchesse, madame sa femme, et abrégeant sa vie par des excès funestes aux vieillards, il mourut un an après avoir rencontré Antoinette. Celle-ci, aussitôt après le décès du grand-duc, reçut de la part de son héritier présomptif, l'ordre de quitter le grand-duché dans les vingt-quatre heures.

Antoinette revint donc en France, titrée *baronne de Hansfeld,* riche de plus de soixante mille livres de rente sans compter des pierreries magnifiques. Alors âgée de vingt-quatre ans et dans toute la splendeur de sa beauté, elle était depuis environ sept années absente de Paris où l'on ne se souvenait guère de la Montrésor, de qui le renom n'avait guère dépassé les limites de la caserne de son premier protecteur. Antoinette revit à Paris l'ambassadeur de Naples, le prince de Serra-Nova, qu'elle avait connu en Italie, au temps de lord Fitz-Gerald.

L'ambassadeur, non moins grand seigneur, non moins magnifique que le lord, songea qu'il ne pouvait choisir une maîtresse plus *convenante* à sa position que madame la baronne de Hansfeld, déjà millionnaire, femme charmante et spirituelle, façonnée aux habitudes de la meilleure compagnie, et chez laquelle il pourrait, avec une douce satisfaction d'amour-propre, recevoir *en garçon* ses amis ou ses collègues du corps diplomatique.

Le luxe appelle le luxe; peut-être, malgré sa magnificence, M. l'ambassadeur eût-il relativement lésiné avec une fille entretenue de bas étage ; mais lorsque l'on prend à soixante ans pour maîtresse une femme possédant déjà l'opulence, l'on est obligé à des dépenses proportionnelles, en d'autres termes, énormes.

Le prince de Serra-Nova, maître d'ailleurs d'une fortune colossale, fit donc présent à madame de Hansfeld d'un ravissant hôtel situé dans le faubourg du Roule, et meublé avec un faste inouï, monta et défraya sa

maison sur un très-grand pied. Elle eut deux cochers, six chevaux dans son écurie, quatre valets de pied, deux valets de chambre, un maître d'hôtel et l'un des meilleurs cuisiniers de Paris. Le prince de Serra Nova aimait fort la bonne chère, et sauf ses réceptions d'apparat et ses galas officiels, il recevait son intimité chez madame de Hansfeld, fort peu jaloux d'ailleurs, en homme bien appris et bien avisé, ne demandant à Antoinette que de sauvegarder les convenances et aussi de s'abstenir de recevoir des femmes, puisqu'elle ne pouvait recevoir qu'une société féminine équivoque ou tarée. Il donna seulement à Antoinette une dame de compagnie d'un âge respectable, et afin de ne pas être obsédé de la présence de cette duègne, il l'appointa largement et la logea très à proximité de l'hôtel de madame de Hansfeld. Celle-ci envoyait querir cette espèce de chaperon, lorsqu'elle allait se promener en voiture, ou qu'elle assistait dans sa loge aux représentations de l'Opéra ou des Italiens.

Tel était donc, à l'époque de ce récit, le passé d'*Antoinette Godinot,* née *Renard,* et par surcroît BARONNE DE HANSFELD. Ses relations avec l'ambassadeur de Naples duraient depuis huit mois environ, et elle atteignait sa vingt-sixième année.

II

Ce jour-là, vers les trois heures de l'après-midi, la baronne de Hansfeld devisait dans son boudoir avec un homme jeune encore, très-élégant, très-agréable, M. Richard d'Otremont.

Nous l'avons dit, la rare beauté d'Antoinette, alors dans son complet épanouissement, brillait d'un luxe incomparable; son épaisse et fine chevelure d'un noir de jais

comme ses sourcils, et ses yeux d'une grandeur presque démesurée, contrastaient avec sa carnation d'une blancheur fraîche et rosée; sa taille svelte et souple était admirablement proportionnée, malgré son léger embonpoint qui devenait un charme de plus; sa main accomplie valait son pied. Le goût exquis de sa toilette complétait le séduisant ensemble de sa personne; mais l'attrait principal et singulier de cette dangereuse créature consistait en une sorte de rayonnement sensuel, de radiation voluptueuse qui émanait d'elle, de même que le fluide électrique se dégage de certaines organisations animales.

L'action pour ainsi dire magnétique de l'atmosphère de sensualité qui semblait entourer, baigner Antoinette était telle, que les gens même les plus calmes, les plus froids, ressentaient, à divers degrés d'intensité, d'irrésistibles enivrements.

Ce phénomène, très-indépendant de la beauté puisqu'il se produit souvent chez des femmes laides; ce phénomène, encore inex-

pliqué quant à son principe, mais flagrant quant à ses effets, et plus fréquent qu'il ne le semble au premier abord, fait parfaitement comprendre le *pourquoi* de ces égarements, de ces entraînements, de ces passions invincibles, et en apparence inconcevables, causés par certaines femmes, belles ou laides, sottes ou spirituelles, et à quelque condition sociale qu'elles appartiennent, et répond péremptoirement à cette question maintes fois formulée :

« Comment se fait-il, comment est-il
» possible et croyable que cet homme soit à
» ce point affolé de cette femme de qui la
» laideur, ou les vices, ou la sottise, ou
» l'ignominie, devraient exciter d'insur-
» montables répulsions ? »

Madame de Hansfeld devisait donc ce jour-là, dans son boudoir, avec M. Richard d'Otremont qui, depuis bien longtemps déjà, lui faisait, ainsi que l'on dit, la cour.

— Non, — répétait-il, — non... vous ne me persuaderez jamais que vous n'aimez per-

sonne; c'est une consolation banale que vous me donnez là?

— Consolation... ou espérance... qui sait?...

— Vous seule... le savez, cruelle!...

— Peut-être... il est souvent si difficile de lire clairement dans notre propre cœur.

— Vous aimez quelqu'un... vous dis-je...

— Une pareille persistance à affirmer ce que je nie, mon cher Richard, n'est pas sans cause?

— Certes...

— Vous soupçonnez quelqu'un de me plaire!

— Oui...

— Qui cela?

— Eh bien...

— Voyons... achevez...

— San-Privato.

— Quelle folie! — répondit madame de Hansfeld haussant les épaules. — Le prince de Serra-Nova, qui raffole de son secrétaire d'ambassade et qui vient de le faire nommer en son absence chargé d'affaires, me l'a pré-

senté, il y a plus d'un an de cela, et depuis lors, M. San-Privato, sans doute fort occupé ailleurs, et il doit l'être, car il est charmant... n'a jamais remis les pieds chez moi...

— Raison de plus!

— Comment!... parce que je ne vois jamais M. San-Privato... il s'ensuit conséquemment que je dois l'aimer?

— Le mystère est si doux!

— Pourquoi le mystère? Le prince ne me connaît-il pas assez... n'est-il pas homme de trop bonne compagnie pour être jaloux?...

— Certes... mais...

— Mais... quoi?...

— Tenez, Antoinette, San-Privato a auprès de M. Serra-Nova une position tellement intime, qu'il est incroyable... impossible que vous soyez restés jusqu'ici étrangers l'un à l'autre... et que vous ne l'ayez pas remarqué!

— Je l'ai remarqué... au contraire... ne vous ai-je pas dit que je l'ai trouvé char-

mant? Je ne connais personne qui m'aurait plu davantage... sinon vous, peut-être...

— Allons... ne vous contentez pas de me désespérer... raillez-moi !!... maudit soit le jour où je vous ai connue !...

— Que voilà une galante manière de répondre à mes bontés... à moi... qui ce matin vous ai écrit un charmant billet pour vous prier de passer chez moi... cette après-midi !

— Vous vouliez être certaine de pouvoir, à heure fixe, torturer votre victime.

— Non, Richard, non; je voulais vous donner l'occasion de me prouver cet amour passionné dont vous m'entretenez si souvent... et auquel je voudrais croire... parce que, si j'y croyais...

— Que feriez-vous ?

— Fi ! l'indiscret... le curieux... il veut me forcer de rougir, — reprit madame de Hansfeld avec un accent de coquetterie provoquante dont Richard fut transporté. — Vous demander une preuve d'amour... n'est-ce point déjà trop significatif?

— Ah! si je pouvais ajouter foi à vos paroles... combien je serais heureux!...

— Soyez donc heureux, Richard, car je parle sérieusement... très-sérieusement.

— Tenez.. au risque de passer à vos yeux pour un niais... j'admets que vos paroles sont sérieuses... Cette preuve d'amour, quelle est-elle?... dites... oh! dites!

— En vérité!... Richard... j'hésite...

— J'en étais certain... vous vous moquiez de moi...

— Vous vous méprenez sur la cause de mon hésitation.

— Cette cause?...

— Mon ami... il me serait pénible de vous voir, par votre refus, déchoir de la haute opinion que j'ai de votre courage...

— Antoinette, ce seul doute est pour moi une offense... Richard d'Otremont est de ceux-là qui ne reculent devant qui que ce soit... ou devant quoi que ce soit.

— Vous êtes d'une bravoure éprouvée, je le reconnais... vos nombreux duels vous ont rendu redoutable, et, chez un homme, la

vaillance est auprès des femmes une puissante séduction... Je le sais mieux que personne...

— Ah! si vous disiez vrai, — s'écria Richard, troublé par le regard enchanteur dont Antoinette accompagna ses dernières paroles, — si vous disiez vrai!

— N'en doutez pas... mais aussi j'ajouterai que les plus intrépides l'épée à la main manquent parfois absolument de courage moral...

— C'est donc une preuve de courage moral que vous attendez de moi?

— Oui... Richard... et cette preuve, si vous me la donnez...

Madame de Hansfeld s'interrompit; mais son silence, l'expression de ses traits ravissants, le coup d'œil fixe et hardi qu'elle jeta sur M. d'Otremont, complétèrent la pensée qu'elle n'avait émise qu'à demi... et l'ardent amoureux, enivré, palpitant, s'écria:

— Antoinette! je vous le jure! tout ce qu'il est humainement possible à un homme de faire... je le ferai! Ordonnez!

je suis à vous... tête et bras! âme et sang!

— Ah! Richard... Richard! plus que jamais je comprends maintenant vos succès auprès des femmes!... quel dévouement, quel cœur intrépide que le vôtre!

— De ce cœur... de ce dévouement, disposez en souveraine! Je suis à vous! je ne m'appartiens plus! Dieu me damne! vous m'avez ensorcelé!

— Le secret de ma sorcellerie est bien simple... je vous ..

— Achevez... oh! achevez!

— Non!... non... soyons sages... parlons raison...

— Est-ce possible... quand vous me rendez fou!

— Allons, Richard... encore une fois, soyez raisonnable! revenons à cette preuve d'amour que j'attends de vous.

— Je vous écoute...

— Il est bientôt trois heures... Il va venir ici... un jeune homme... un très-jeune homme.

— Quel est-il?

— Vous le saurez... puisque je vous le présenterai, mon cher Richard.

— A moi... et dans quel but ?

— Afin que vous soyez charmant pour lui...

— Et pourquoi voulez-vous que je sois charmant pour ce petit jeune homme?

— Ce petit jeune homme a près de six pieds...

— Qu'importe sa taille... et encore une fois, pourquoi voulez-vous que je me mette en frais d'amabilité envers un inconnu?

— Parce que cela me plait, apparemment...

— Mais enfin... ma chère Antoinette, je...

— Voyez... déjà vous hésitez à m'obéir... mon pauvre Richard... et vous pretendez m'aimer...

— Quoi ! cette preuve d'amour que vous me demandez... consiste à me montrer aimable pour cet inconnu?

— Oui, d'abord... mais j'exigerai tout à l'heure davantage.

— Toujours au sujet de ce monsieur?

— Toujours...

— Je m'y perds, — reprit M. d'Otremont abasourdi; — continuez, de grâce... et puisque vous le désirez... je me montrerai fort aimable pour votre petit jeune homme de six pieds.

— Il arrive de sa province.

— Bien obligé...

— Vous me ferez donc le plaisir de ressentir pour mon protégé une sorte de sympathie subite... et afin de le produire tout de suite à Paris, dans un milieu élégant et choisi, vous lui proposerez de le présenter à votre club.

— Mais... vous savez, ma chère Antoinette, que le premier venu n'est pas admis à mon club.

— Les parents de ce jeune homme sont fort riches; il est bien élevé ; il a, ainsi que l'on dit, l'un de ces noms *neutres* qui ne peuvent soulever aucune objection sérieuse. Vous présidez le comité d'admission de votre club; or, si vous le voulez fermement,

mon jeune provincial sera reçu parmi vous, grâce à votre influence.

— Votre jeune provincial?... Ah çà, Antoinette, est-ce que, par hasard, vous voudriez me faire jouer le singulier rôle de...?

— Au revoir, Richard.

— De grâce. . ne vous fâchez pas.

— A chaque mot, vous élevez une difficulté ou une supposition plus ou moins désobligeante. Est-ce ainsi que vous pensez me convaincre de votre dévouement à mes volontés?... Non, non... Ainsi donc, au revoir, mon pauvre Richard.

— Allons... c'est dit, votre jeune homme sera reçu à mon club...

— C'est fort heureux... Enfin, pour avoir l'occasion de présenter notre candidat aux membres de votre comité d'admission, vous les engagerez, eux et lui, à souper après-demain au Café Anglais.

— Soit... En un mot, si je comprends votre pensée, il s'agit de *lancer* votre provincial parmi la jeunesse dorée de Paris.

— C'est cela même, mon cher Richard.

— Une question... et ne voyez là, de grâce, nulle indiscrétion.

— Parlez.

— Si vous vous intéressez à ce monsieur, je n'ai pas besoin de vous faire observer qu'inexpérimenté, comme doit l'être un jeune homme qui peut-être n'est jamais venu à Paris...

— Jamais... il sort tout frais, tout battant neuf de ses montagnes.

— En ce cas, il y a fort à parier que, lancé dans notre monde, votre jeune homme, s'il est riche... se ruinera comme tant d'autres.

— Il ne faut pas qu'il se ruine... ou plutôt, — ajouta madame de Hansfeld avec une expression indéfinissable, — il ne faut pas laisser à mon jeune provincial le loisir de se ruiner.

— Comment?

— Cela dépend de vous, mon cher Richard.

— Je peux empêcher ce monsieur de se ruiner... moi?...

— Oui... vous...

— Et comment cela?

— Mon cher Richard, tout à l'heure je vous disais que les plus intrépides... vous, par exemple, si brave l'épée à la main... vous pourriez manquer de courage moral.

— En quoi... à propos de qui... pourrais-je manquer de ce que vous appelez courage moral? En vérité, vous parlez en énigmes!

— Richard, — répondit Antoinette en attachant son noir et brûlant regard sur M. d'Otremont, — je suis femme de parole... vous savez quelle est ma promesse... si vous me donnez la preuve d'amour que je veux?...

— Antoinette! — s'écria M. d'Otremont bondissant au choc presque électrique de ce coup d'œil chargé d'enivrante volupté, — oh! ne me regardez pas ainsi!... ou je perds le peu de raison qui me reste... Je suis à vous... je vous l'ai dit... corps et âme... Que faut-il faire?

— Ne pas laisser à notre jeune homme le temps de se ruiner.

— Eh ! comment puis-je l'empêcher de se ruiner?

— Vous le pouvez en abrégeant infiniment ses jours...

— Vous dites ?...

— Je dis que si vous tuez en duel mon jeune homme, et cela... le plus tôt possible... je suis à vous, Richard ! — répondit madame de Hansfeld sans sourciller, sans que la moindre émotion se trahît sur son masque de marbre.

Richard d'Otremont était ce que l'on appelle (locution d'ailleurs assez élastique) *un galant homme*. Aussi, à cette abominable proposition de tuer en duel un très-jeune homme... presque un enfant peut-être... il pâlit, fit un brusque mouvement pour s'éloigner d'auprès de madame de Hansfeld, comme s'il eût été mordu par une vipère, et quoique spadassin endurci, son honneur se révolta. Aussi, après un moment de stupeur, il s'écria indigné :

— Madame!... ah! madame... c'est affreux!...

Il est impossible de peindre le regard de froid dédain, le sourire de sinistre raillerie dont Antoinette accabla M. d'Otremont, à qui elle dit d'un ton sardonique :

— Vous m'excuserez, mon cher monsieur, je suis obligée de me priver du plaisir de votre excellente compagnie, votre présence n'ayant plus ici de but... Je préfère recevoir mon jeune provincial tête à tête...

— Mais, madame, — reprit M. d'Otremont de plus en plus indigné, — vous n'y songez pas...

— A quoi... est-ce que je ne songe pas?

— Ce que vous me proposez là... madame... ce que vous me proposez là...

— Eh bien?...

— Mais, madame... c'est un assassinat!

— Monsieur... un mot... s'il vous plaît?

— Je vous dis, madame... que ce que vous me proposez là... est un lâche assassinat...

— Est-ce tout, monsieur? Voulez-vous maintenant m'entendre?...

— Vous m'épouvantez!...

— Est-ce que par hasard, monsieur, lorsque vous avez tué en duel le jeune de Monbreuil... vous l'avez assassiné?

— Il m'avait insulté... provoqué... madame.

— Et qui vous dit, de grâce, monsieur, que mon provincial ne vous provoquera pas, ne vous insultera pas?... Et alors... que ferez-vous... s'il vous plaît?

— En ce cas..., — balbutia M. d'Otremont avec embarras, car la question était en effet embarrassante, — je... je... ne sais...

— Votre honneur, si chatouilleux d'ordinaire, monsieur, subira donc piteusement, cette fois, un outrage... une provocation?...

— Si ce... jeune homme... m'outrageait... je... je...

— Il vous outragera... et cela de la façon la plus sanglante... je vous en donne ma parole... Ainsi, — poursuivit madame de

Hansfeld avec un redoublement d'ironie, — ainsi, vous endurerez honteusement une offense... par cela seulement qu'en la vengeant vaillamment, loyalement, l'épée à la main... vous seriez certain d'être aimé de moi?...

— M. Maurice Dumirail! — dit à haute voix un valet de chambre vêtu de noir, qui, après avoir discrètement frappé à la porte du boudoir de madame de Hansfeld, annonçait et introduisait le jeune provincial.

III

Maurice n'avait jamais quitté la maison paternelle, dont la simplicité égalait le confortable, et depuis son arrivée à Paris, il logeait, avec sa mère et Jeane, dans une modeste maison garnie du faubourg Saint-Germain ; il ne pouvait donc même soupçonner le luxe incroyable dont il fut ébloui en entrant dans l'hôtel de madame de Hansfeld et en traversant la salle d'attente et les

trois salons, meublés avec une splendeur inouïe, qui précédaient le boudoir. Aussi, le croissant émerveillement du jeune provincial devint-il une sorte d'étourdissement lorsqu'il mit le pied sur le tapis d'hermine de ce boudoir, où l'or, le satin, les dentelles, les voluptueuses peintures des panneaux, des portes et du plafond, les porcelaines les plus rares, les cristaux, les glaces, mariaient leur éclat au frais coloris des masses de fleurs dont le parfum pénétrant embaumait l'atmosphère.

Enfin, lorsque au milieu de ces merveilles, qui semblaient le cadre, l'auréole de l'incomparable beauté de madame de Hansfeld, Maurice vit cette ravissante jeune femme assise sur un divan, dans une attitude pleine de grâce et d'abandon, il resta pendant un moment pétrifié, cloué au seuil de la porte, l'œil fixe, la poitrine oppressée, n'osant faire un pas. Il oubliait même en ce moment que, n'ayant pas encore eu le temps de se faire habiller de neuf, il était vêtu d'un habit, d'un gilet et d'un pantalon

noirs déjà vieux et que sa taille athlétique, encore développée depuis leur confection, menaçait de faire crever en divers endroits ; sa cravate blanche, assez lâche, se roulait en corde autour de son cou, et l'embarras, la timidité faisaient ruisseler la sueur de son front et de ses joues empourprées.

Richard d'Otremont contemplait avec une sorte de curiosité mêlée de compassion ce jeune provincial, de qui d'abord il devait faire son ami et ensuite sa victime, s'il voulait mériter les bonnes grâces d'Antoinette ; et malgré la gaucherie de Maurice, il se sentit presque touché de l'expression loyale et candide de son mâle et doux visage, tandis que madame de Hansfeld, toisant l'ingénu d'un coup d'œil rapide, pénétrant et sûr, souriait d'un air de satisfaction cruelle.

Ces divers incidents de l'introduction de Maurice auprès de madame de Hansfeld, incidents qu'il nous faut si longuement décrire, se produisirent presque instanta-

nément ; car, au bout de quelques secondes à peine, Maurice eut d'autant plus conscience de son ridicule embarras, que, dans le premier éblouissement causé par l'aspect du boudoir et de la personne d'Antoinette, il n'avait pas remarqué la présence de M. d'Otremont. La crainte de prêter à rire à un étranger rappelant Maurice à lui-même, son amour-propre, sa fierté se révoltèrent. Il fit un violent effort sur lui-même, salua madame de Hansfeld le plus gauchement du monde, sans bouger du seuil de la porte, et dit d'une voix strangulée par la confusion :

— Madame la baronne, j'ai reçu la lettre que... que... vous... Je... je...

Mais la parole expira sur les lèvres de Maurice suffoqué par la timidité ; le ressentiment d'une humiliation atroce poigna son cœur ; il sentit avec effroi des larmes de honte lui monter aux yeux, et il se dit, avec une amère désespérance :

— O mes montagnes, mes pauvres montagnes ! pourquoi vous ai-je quittées ?...

Soudain, madame de Hansfeld se leva, s'approcha de Maurice, le prit par la main et lui dit avec un doux sourire et une cordialité charmante, en l'amenant vers le divan, où elle le fit asseoir près d'elle :

— Permettez-moi, mon cher M. Maurice, de vous traiter en ancienne connaissance ; car, quoique j'aie le plaisir de vous voir aujourd'hui pour la première fois, nous ne sommes pas aussi étrangers l'un à l'autre que vous pourriez le croire. Je comprends à merveille qu'un intrépide chasseur de chamois, quittant pour la première fois ses bois et ses rochers, se sente un peu dépaysé dans notre Paris... mais je tiens à vous prouver, mon cher M. Maurice, qu'à Paris même l'on rencontre autant de franchise et de bienveillance que dans vos belles montagnes, et qu'ici nous savons apprécier les gens de cœur... vinssent-ils du fond du Jura. M. d'Otremont, l'un de mes amis, que j'ai l'honneur de vous présenter, partage mon opinion, — ajouta madame de Hansfeld jetant un re-

gard significatif à Richard. — Il tâchera, ainsi que moi, de ne pas vous donner une trop mauvaise opinion de nous autres Parisiens.

— Monsieur, — reprit cordialement Richard, s'adressant à Maurice, à qui le gracieux accueil d'Antoinette rendait quelque assurance, — l'on fait vite connaissance entre chasseurs... Ce titre est le seul que j'aie à faire valoir auprès de vous... et encore... j'ose à peine l'invoquer... car, que sommes-nous, nous autres batteurs de plaines, auprès de vous, agiles montagnards qui, bondissant de pic en pic, bravez les précipices pour atteindre le chamois, l'ours ou l'isard à l'affût; mais, quel que soit leur mérite, tous les fils de saint Hubert sont de la même confrérie : c'est donc au nom de cette confraternité, monsieur, que je me mets à vos ordres. Je m'estimerais très-heureux de vous être bon à quelque chose... et j'aurais le plus grand plaisir à vous faire les honneurs de Paris ; j'ajouterai, si vous le permettez, que voici bientôt l'ouverture de la chasse, et si

vous vouliez me faire la grâce de venir passer quelques jours chez moi, à Otremont, vous y trouveriez, non pas, malheureusement, des isards et des chamois, mais d'assez nombreuses compagnies de perdreaux, du faisan, du lièvre, du chevreuil, et vous seriez, je n'en doute pas, proclamé roi de la chasse.

« A merveille, Richard, je suis contente de vous ! » Telle fut la signification du regard que madame de Hansfeld jeta au nouvel ami de Maurice. Celui-ci, aussi surpris que charmé de l'affectueuse courtoisie de M. d'Otremont, reprenait un peu d'assurance, et, de plus en plus frappé de l'éblouissante beauté d'Antoinette, il commençait déjà de subir l'action de l'espèce d'électricité sensuelle que dégageait cette dangereuse sirène, qu'il comparait mentalement à sa fiancée, se disant :

— Ah ! si je n'aimais pour la vie ma chère et douce Jeane, j'aurais peut-être un jour été assez fou pour devenir amoureux de cette dame, qui m'accueille avec tant de bonne

grâce et de qui la beauté m'éblouit... me trouble. Mon Dieu... ce que j'éprouve est étrange!... Jamais la présence de ma Jeane bien-aimée ne m'a fait ainsi monter la chaleur au front... j'ai la fièvre!... mon regard n'a pas rencontré le regard de cette dame... et il me semble que je le sens peser sur moi...

IV

D'Otremont et madame de Hansfeld savaient trop le monde pour ne pas laisser au candide provincial le temps de savourer à loisir son heureuse déconvenue, car il ne pouvait encore trouver une parole pour exprimer à tous deux sa gratitude ; aussi, Antoinette se hâta-t-elle d'ajouter :

— Cher M. Maurice, nous nous entretiendrons tout à l'heure de l'objet de la

lettre que j'ai eu le plaisir de vous écrire et à laquelle je dois votre aimable visite; permettez-moi, en attendant, de vous nommer à M. d'Otremont, puisque sa courtoisie a devancé votre présentation officielle, — ajouta en souriant madame de Hansfeld. Puis, s'adressant à Richard, qui s'inclina devant le jeune montagnard : — Je vous présente M. Maurice Dumirail; il est le fils de l'un des plus grands et des plus riches propriétaires du Jura... et il a les titres les plus particuliers à mon amitié et à la bienveillance de mes amis.

Maurice, abasourdi d'apprendre qu'il possédait — des titres particuliers à l'amitié de la baronne de Hansfeld, — surmonta cependant son embarras et reprit d'une voix émue :

— Madame et vous, monsieur, vous voudrez bien m'excuser si j'exprime mal ma reconnaissance pour un accueil auquel j'étais si loin de m'attendre.

Et Maurice, offrant sa robuste main à Richard, lui dit avec un accent de confiance

et de loyauté si candides, que son nouvel *ami* en fut touché :

— Laissez-moi, monsieur, vous serrer la main... c'est de bon cœur et de tout cœur...

— Et c'est aussi de bon cœur et de tout cœur, monsieur, que je vous serre la main, répondit Richard, — se disant à part soi : — Jamais je n'aurai la barbarie de tuer cet hercule ingénu... c'est un enfant... ce serait pitié...

— *Et moi... j'affirme que tu le tueras!* se disait aussi, à part soi, madame de Hansfeld, remarquant l'expression compatissante des traits de Richard et pénétrant le secret de sa pensée; puis elle reprit tout haut :

— Puisque vous voici en excellents termes avec M. d'Otremont, cher Maurice, il se fera un plaisir de vous faire recevoir au club dont il est membre : c'est la réunion des hommes les plus distingués de Paris... Je vous dirai tout à l'heure, lorsque nous serons seuls, pour quelle raison très-sé-

rieuse je veux que vous soyez admis à ce club... J'ai dit : *je veux!* — ajouta madame de Hansfeld en souriant. — Il doit vous sembler très-surprenant que je me permette de vous dicter ainsi mes volontés?

— Madame...

— Vous croyez m'être absolument inconnu, cher M. Maurice, il n'en est rien...

— Quoi ! madame?

— Avouez que je vous étonnerais fort si je vous parlais avec beaucoup de détails de votre domaine du Morillon? de votre chalet de Tréserve?... et surtout de votre adorable fiancée, mademoiselle Jeane?...

— Comment, madame?... vous savez...

Maurice ne put achever, suffoqué de stupeur. Il croyait rêver en entendant madame de Hansfeld lui parler du Morillon et de Jeane.

— Je veux donc, dis-je, — reprit Antoinette, — en raison de l'intérêt que je vous porte, vous voir admis au club de M. d'Otremont.

— Madame, — répondit Maurice avec embarras, — inconnu ainsi que je le suis... je n'ose prétendre à une pareille faveur... puis... je ne sais si mes parents...

— Oh! rassurez-vous, monsieur, — repartit Richard, — je suis président du comité d'admission sur lequel j'exerce une certaine influence... et si, après-demain, vous voulez accepter sans façon à souper à la *Maison d'Or* avec mes amis du comité, j'aurai l'honneur de vous présenter à eux; ils vous accueilleront comme vous méritez de l'être, monsieur, et lorsqu'ils auront le plaisir de vous connaître, votre admission au club sera chose faite.

— Je ne sais, en vérité, comment vous remercier, monsieur, de votre obligeance, — répondit Maurice, — mais, je l'avoue... nouveau venu que je suis à Paris, je crains de paraître déplacé parmi tant de gens élégants.

— Un homme comme vous, M. Dumirail, n'est déplacé nulle part..., — dit madame de Hansfeld d'un ton pénétré. — Le

bon goût et la bonne grâce, la loyauté, le courage et l'esprit, sont partout à leur place et ils sont doublement bienvenus, lorsque la modestie leur prête un charme de plus. Aussi, dans le cas où, par ma présence, je pourrais, moi qui sais vous apprécier à votre juste valeur, mon cher M. Maurice, dans le cas où je pourrais, dis je, vous aider à vaincre une défiance de vous-même, que rien ne justifie, je serais très-capable de m'inviter, ainsi qu'une ou deux femmes de mes amies, au souper que vous offre M. d'Otremont...

— Ah! madame, — reprit Richard, — je n'osais compter sur cette bonne fortune.

— Eh bien, c'est convenu.. Après-demain soir, M. Dumirail voudra bien venir me prendre chez moi, et si d'aventure, chose d'ailleurs plus qu'improbable, quelques récalcitrants se rencontraient parmi ces messieurs de votre comité, j'ai la prétention, peut-être outrecuidante, de les convaincre qu'ils devront s'empresser d'admettre parmi eux M. Dumirail. — Ce disant, madame de

Hansfeld, d'un coup d'œil expressif, engagea M. d'Otremont à se retirer. Il se leva, et tendant la main à Maurice:

—Au revoir, monsieur; je suis enchanté d'avoir eu l'honneur de faire connaissance avec vous, et quoique nos relations soient toutes nouvelles, je vous prie de me compter au nombre de vos amis.

— Si peu de droits que j'aie à cette amitié si flatteuse pour moi, je l'accepte, monsieur, et vous en remercie du fond de l'âme,— répliqua le candide Maurice, répondant avec effusion à l'étreinte de Richard. Celui-ci baisa galamment la main de madame de Hansfeld et quitta le boudoir en songeant, à part soi:

— Non, jamais je ne tuerai ce pauvre garçon-là!... Mais quel est ce mystère?... Pourquoi Antoinette veut-elle sa mort? Ah! démon!... jamais elle ne m'a paru plus attrayante qu'aujourd'hui... Qu'elle est belle... qu'elle est belle!... Dieu me damne! si elle ne m'avait instruit de ses projets, je serais, je crois, jaloux de cet hercule.... et alors,

ma foi!... chacun pour soi et le champ clos pour tous !

V

Maurice, subissant de plus en plus l'irrésistible attrait de madame de Hansfeld, attrait dont il ne s'expliquait encore ni la nature ni la puissance, car il n'altérait en rien son tendre amour pour sa fiancée, Maurice se croyait le jouet d'un rêve. Il ignorait et, dans son inexpérience, il ne pouvait supposer quelle était la position sociale de cette femme enchanteresse, entourée de tous les

prestiges d'une grande opulence, qui, disant s'intéresser autant à Jeane qu'à lui-même, s'emparait soudain de sa destinée, lui dictait ses ordres, lui adressait les flatteries les plus câlines, lui proposait de l'accompagner à un souper où se devait trouver l'élite de la jeunesse dorée de Paris ; en vain il cherchait le mot de cette énigme, se rappelant les termes de la lettre qui l'amenait chez Antoinette, lettre reçue par lui le matin même, et ainsi conçue :

« Madame la baronne de Hansfeld prie » M. Maurice Dumirail de vouloir bien se » donner la peine de passer chez elle, au» jourd'hui, de deux à trois heures. Elle dé» sire lui faire une communication impor» tante pour sa famille et pour lui, et lui » offre l'assurance de sa considération la » plus distinguée. »

Un valet de pied, poudré, vêtu d'une livrée splendide, aux boutons armoriés, avait demandé au concierge de l'*hôtel des Étrangers* à remettre cette lettre à M. Maurice Du-

mirail en personne, et rempli cette mission en présence de madame Dumirail et de Jeane aussi surprises que l'on peut se l'imaginer, et, il faut le dire, quelque peu imposées par la livrée du messager.

Cependant, madame Dumirail, ombrageuse, défiante comme une mère, hasarda de demander au valet de pied *qui était sa maîtresse;* ce à quoi le serviteur, sans cacher cependant le léger étonnement que lui causait la question, répondit respectueusement que sa maîtresse était madame la baronne de Hansfeld, et il ajouta, non sans un certain orgueil et en manière de renseignements complémentaires, « que madame » la baronne était une des dames les plus » élégantes de Paris, qu'elle avait dix do- » mestiques à son service, six chevaux dans » son écurie, et qu'elle occupait *son* hôtel, » rue du faubourg du Roule. »

Madame Dumirail, aussi ignorante que son fils à l'endroit de la vie de Paris, et ne soupçonnant pas qu'une femme titrée, ayant un hôtel, dix domestiques à son ser-

vice et six chevaux dans son écurie, pût être une aventurière, et pensant qu'il s'agissait, selon la lettre, d'une communication importante pour Maurice et pour sa famille, l'engagea, quoiqu'elle ressentît une involontaire et vague inquiétude, l'engagea à se rendre chez madame de Hansfeld, songeant d'abord, par excès de précaution, à accompagner son fils en fiacre jusqu'à la porte de l'hôtel de cette dame, l'une des *plus élégantes de Paris*. Or, dans l'esprit de madame Dumirail, l'idée de l'elégance étant inséparable de la jeunesse et de la beauté, elle concevait une sorte d'inquiétude de l'entrevue de son fils avec une femme jeune et belle ; mais elle renonça au projet l'accompagner Maurice, craignant de l'humilier par un excès de surveillance. Il partit donc seul, et, au moment où il passait devant la loge du concierge, celui-ci remit d'un air mystérieux au jeune provincial une seconde lettre, suivant cette recommandation du porteur de la missive, recommandation

appuyée d'un écu de cinq francs glissé dans la main du concierge :

« — Vous remettrez cette lettre à M. Maurice Dumirail, à l'insu de ses parents. »

Le lecteur aura plus tard l'explication de ce fait.

VI

Lorsque d'Olremont eut quitté le boudoir, madame de Hansfeld, s'adressant à Maurice qui s'était levé du divan afin de prendre congé de son nouvel ami, lui dit avec un accent d'allégement et de douce satisfaction.

— Enfin, nous voici seuls... causons!

Et faisant signe à l'ingénu de s'asseoir près d'elle :

— Oh!... combien j'ai de choses à vous raconter, cher M. Maurice!... Et d'abord j'ai des excuses à vous demander...

— A moi, madame?...

— La communication que j'ai à vous faire et dont je vous ai écrit, quoique existant réellement, n'était qu'un prétexte pour vous prier de passer chez moi... afin de pouvoir vous dire que vous m'intéressez extrêmement... Me pardonnez-vous ma ruse innocente, en faveur du motif qui m'a guidé?...

— Sans doute, madame... mais, de grâce, d'où me connaissez-vous et en quoi ai-je pu mériter...?

— L'intérêt que vous m'inspirez.

— Oui, madame.

— C'est que je vous connais...

— Moi... madame?

— Je vous connais beaucoup, mais moralement... s'entend... car je vous vois aujourd'hui pour la première fois, et votre personne... répond merveilleusement à l'idée que je m'en étais faite. Cette espèce de

divination du physique par le moral vous étonne? Rien de plus simple, cependant. Voici mon procédé : Il s'agit, je suppose... non... ce n'est pas une supposition, cela est... il s'agit donc d'un jeune homme d'un noble et vaillant cœur, d'un esprit élevé, d'un âme candide, délicate et sensible, d'une loyauté chevaleresque, d'un courage à toute épreuve, d'un caractère energique. Maintenant, d'après cette connaissance approfondie du moral de notre héros, il faut se représenter l'aspect de ses traits, que l'on ignore : que doit on faire afin de réussir à se le figurer? Donner autant que possible à ses traits la mâle et douce beauté de son âme. Ainsi ai-je fait... et je vous trouve très-ressemblant au portrait que j'ai rêvé, tant de fois rêvé... en songeant à vous, alors que je ne vous connaissais pas... Maurice! Excusez-moi de vous appeler ainsi familièrement... Je trouve insupportable, entre amis, ce vocabulaire de cher monsieur... chère madame... souffrez donc que je vous appelle Maurice...

vous m'appellerez Antoinette... Est-ce convenu?...

— Madame, — balbutia l'ingénu, — le respect... je...

— Eh bien! que voulez-vous, j'aurai en ceci le malheur, moi, de vous manquer de respect..., — reprit madame de Hansfeld avec un sourire enchanteur. — Je me permettrai de vous appeler très-irrévérencieusement Maurice... parfois même mon cher Maurice... Vous pourriez, il est vrai, vous venger de mon irrévérence en m'appelant Antoinette, votre chère Antoinette...

— Je n'oserai jamais, madame... me...

— Si, Maurice, vous oserez me donner la preuve d'affection que je sollicite de vous, lorsque vous serez persuadé que je suis votre amie, votre meilleure amie, et que j'éprouve pour votre charmante fiancée autant de sympathie que pour vous-même.

— Quoi! madame, il serait vrai... Jeane aussi?...

— Décidément, vous ne voulez pas m'appeler Antoinette? — reprit madame de Hans-

feld avec un sourire de doux reproche ; — vous ne voulez pas... dites ?

— Mon Dieu... je...

— Enfin... essayez... faites cela pour moi, Maurice; et si mon nom vous est trop pénible à prononcer, eh bien, je n'exigerai plus de vous ce sacrifice... mais au moins... essayez... Voyons, je vous en prie, dites : Antoinette...

— Antoinette..., — murmura Maurice d'un voix tremblante, sentant, malgré lui, l'ivresse le gagner; aussi, dans sa *détresse,* invoquant le souvenir de sa fiancée, il se disait :

— Non... non... je n'aime que toi, ma Jeane!... ce trouble brûlant que j'éprouve... auprès de cette dame... que je vois aujourd'hui pour la première fois... ce n'est pas de l'amour... c'est une sorte de vertige irrésistible... Mon Dieu... pourquoi suis-je venu ici !

Madame de Hansfeld ne trouva pas opportun de pousser l'ivresse de Maurice à son comble,et voulant plutôt quelque peu la

calmer, elle reprit d'une voix douce et grave :

— Maintenant, mon ami, parlons sérieusement... appelez-moi ou ne m'appelez pas familièrement Antoinette... peu importe... pourvu que vous soyez persuadé que la plus tendre des sœurs n'aurait pas pour vous un attachement plus vrai... plus dévoué que celui que j'ai pour vous...

Maurice, à ces *fraternelles* paroles, sentit son embarras décroître, le trouble de ses sens peu à peu s'apaiser ; puis une inconcevable curiosité le dominant, il reprit timidement :

— Madame... vous voulez bien m'assurer que vous m'aimez en sœur... et cependant vous me voyez aujourd'hui pour la première fois... vous ne me connaissez pas...

— Vous vous trompez, Maurice... je vous connais depuis longtemps... je vous l'ai prouvé tout à l'heure en vous montrant qu'aucune des qualités de votre caractère, de votre esprit ou de votre cœur, ne m'était étrangère... et bien plus, je n'ignore rien de

ce qui vous touche, non, rien absolument! Je sais combien votre paisible retraite du Morillon vous était chère, combien vous aimez votre digne père, votre excellente mère et votre cousine Jeane, votre fiancée... votre heureuse fiancée... Je sais qu'après avoir eu un goût très-vif pour la vie rustique, vous venez à Paris afin de suivre un cours de droit et d'entrer dans la carrière diplomatique... que vous dirai-je... et ne souriez pas de ces détails... je sais jusqu'au nom de votre brave poney *Petit-Jean*... et aussi les noms de vos bœufs favoris *Hercule* et *Atlas*...

— Je reste confondu..., — dit Maurice abasourdi; — mais de grâce, comment savez-vous...?

— Cette question, Maurice... est la seule à laquelle je ne puisse répondre...

— Pourquoi cela?

— Un serment me lie...

— Un serment...

— Oui, Maurice... j'ai juré... par la mémoire de ma mère... de ne jamais vous ré-

véler... par quel mystère je suis si bien informée de ce qui vous touche...

— Mais encore...

— Maurice... mon ami... je vous le demande en grâce... ne m'interrogez jamais à ce sujet... épargnez-moi le chagrin de ne pouvoir satisfaire à votre curiosité... Elle doit être vive... je le comprends; mais que vous importe le secret que j'ai juré de garder? Pourvu que vous soyez convaincu que mon inaltérable amitié pour vous a des racines profondes dans le passé... elle est sainte, allez! cette affection! J'espère vous le témoigner de jour en jour davantage! Aussi, savez-vous, mon ami, quel serait mon orgueil... mon plus cher orgueil?... Ce serait de prendre sur vous, grâce à mon dévouement sans bornes, une heureuse et salutaire influence... Mon plus vif désir serait surtout de vous préserver des dangereux écueils que la vie de Paris offre à chaque pas à ceux-là qui, comme vous, sont confiants... parce qu'ils sont purs, généreux et pleins de foi dans le bien... Mais dites-

moi d'abord, et j'attache une extrême importance à votre réponse, quelle impression vous ont causée jusqu'ici l'aspect et le séjour de Paris?

— Ah! madame... j'ose à peine vous le dire...

— Achevez, de grâce, Maurice... Croyez-moi, la question que je vous adresse est de la dernière importance.

— Eh bien... vous ne pouvez vous imaginer l'espèce d'étourdissement mêlé de pénible angoisse que m'a causé l'aspect de Paris. Je me suis senti tout autre; mille pensées nouvelles, mille désirs inconnus se sont soudain éveillés en moi... Tenez, hier je suis allé avec ma mère et Jeane, ma fiancée, me promener aux Champs-Élysées, selon le conseil de notre hôtelier; nous verrions là, disait-il, le beau monde de Paris... Comment vous peindre l'impression que m'a causée l'aspect de cette immense avenue, sillonnée de voitures brillantes, où se tenaient paresseusement bercées des femmes charmantes, vêtues avec un goût, une élé-

gance dont je n'avais pas même l'idée; des jeunes gens montés sur de magnifiques chevaux de race (je suis un peu connaisseur) se penchaient aux portières de ces voitures, causant et riant familièrement avec ces jolies dames, à demi étendues sur les coussins de leur calèche. Cette atmosphère d'élégance, de luxe, de richesse, dont j'étais entouré, m'enivrait ; mais...

— Ne craignez pas d'être sincère, Maurice, dites-moi tout...

— Hélas! l'ivresse que je ressentais était remplie de fiel, de jalouse amertume. J'enviais ces jeunes gens, leur bonne grâce, les paroles que leur adressaient ces belles dames; je me sentais isolé, perdu, au milieu de ces heureux du jour... moi, pauvre provincial, marchant dans la poussière des allées, vêtu ridiculement. Que vous dirai-je? vous allez sourire de pitié... j'avais envie de pleurer... en vain, pour me consoler, pour me réconforter, je faisais appel au souvenir de ces années paisibles, riantes, où s'était écoulée jusqu'alors ma vie; ces

souvenirs m'apparaissaient mornes, glacés, décolorés par l'éblouissante comparaison de ce que je voyais; je pressentais que l'envie des jouissances auxquelles je ne pouvais prétendre me rendrait le séjour de Paris insupportable. Enfin, que vous dirai-je?... j'oubliais complétement ma mère, ma fiancée... à qui je donnais le bras. Un seul fait, aussi puéril qu'absurde, vous montrera l'aberration d'esprit et de cœur où me jetait la folle envie dont j'étais dévoré. Nous revenions à notre hôtel en suivant les boulevards; je vis s'arrêter à la porte d'un restaurant, sans doute en renom, une calèche attelée de quatre superbes chevaux; deux jeunes gens et deux très-jolies femmes descendirent gaiement de ce fringant équipage; ils entrèrent dans ce café pour y dîner, sans doute. Eh bien, ceux-là aussi, je les enviais avec un redoublement d'amertume; je me figurais ce joyeux repas, animé par les saillies des convives, par leur desir de plaire à leurs belles compagnes; aussi, dans mon injuste et méchante humeur, je

prenais en pitié le modeste repas de famille où j'allais assister avec ma Jeane et ma bonne mère. En vain celle-ci, me voyant soucieux, me demandait la cause de mon souci, je ne répondais pas et je me disais: Maudit soit le jour où j'ai quitté nos montagnes... j'y vivais heureux, à l'abri de l'envie, parce que je n'avais rien à envier... Mais ici .. entouré de tentations et forcé d'y résister... ma vie deviendra un enfer.

— Pauvre Maurice, je vous ai écouté avec une attention profonde; je bénis Dieu de m'avoir placée sur votre route, afin de vous préserver de bien des périls. L'envie que vous ressentez n'a rien qui me surprenne; elle est légitime, et vous pouvez aspirer à la satisfaire dans une certaine mesure... en usant, mais n'abusant pas .. des plaisirs de votre âge... en restant fidèle aux excellents principes dans lesquels vous avez été élevé, Maurice, et...

Puis, s'interrompant, madame de Hansfeld ajouta :

— Vous me trouvez sans doute trop mo-

raliste pour une femme de vingt-cinq ans, mon ami... mais...

— Oh ! parlez, madame, parlez ; ces conseils donnés par vous... sont pour moi précieux ! il me sera si doux de les suivre !

— Cher et bon Maurice... merci... merci... vous m'encouragez... Ah ! c'est que, voyez-vous... rien n'est plus timide... plus défiant de soi-même que le véritable am...

Madame de Hansfeld n'acheva pas le mot, *amour*... mais un tressaillement de Maurice et la rougeur dont se couvrit son visage témoignaient qu'il avait compris la signification du mot inachevé, ainsi que la cause de la réticence d'Antoinette. Elle reprit en baissant les yeux :

— Rien, dis-je, de plus timide, de plus défiant de soi-même que la véritable amitié... elle craint parfois de choquer, d'ennuyer, parce qu'elle est sérieuse... parce qu'elle est prévoyante... parce qu'elle doit souvent emprunter le langage austère de la raison... Ainsi donc, Maurice, écoutez-moi. — Si vous suivez mes avis, vous ferez deux parts de

votre vie; l'une appartient de droit à votre excellente mère, que vous ne pouvez trop respecter, trop adorer…

— Ah! madame… je l'aime tant! — dit Maurice s'efforçant de se rattacher à la pensée de sa mère, afin de dominer le trouble où le jetait le demi-aveu d'amour qui paraissait avoir échappé à Antoinette. — Je suis heureux de vous entendre parler ainsi de ma mère!…

— Ne suis-je pas votre sœur, mon ami, et, à ce titre, n'ai-je pas le droit aussi d'exprimer mon respect pour celle que vous chérissez à tant de titres? Ainsi donc, vous disais-je, la part la plus considérable de votre vie doit être consacrée à votre mère, à votre fiancée… qui sera si fière un jour de porter votre nom; et encore plus heuseuse, selon moi, qu'elle ne sera fière…, — ajouta madame de Hansfeld étouffant un soupir.

Puis elle reprit comme si elle eût voulu échapper à une pensée pénible :

— La plus grande part de votre temps

sera donc consacrée à vos devoirs de famille, à vos études, à vos travaux; c'est à ce prix, mon ami, que vous deviendrez un homme éminent, que j'espère voir, que je verrai grandir, s'élever chaque jour par son mérite.

— Ah! ces nobles et encourageantes paroles me prouvent combien l'intérêt que vous me portez est sincère... Mais, encore une fois... la cause... de cet intérêt...

— Maurice... vous oubliez déjà ma prière... ne vous ai-je pas dit qu'un serment sacré...?

— Pardon!. . pardon!. .

— Vous êtes pardonné... Je continue... Certes, je vous engagerai toujours à vous efforcer de conquérir une haute position par votre mérite... mais je n'ignore pas que les délassements, les distractions, les plaisirs, sont un besoin impérieux pour un homme de votre âge... Seulement, mon ami, il est un choix dans les plaisirs... il en est de décents, d'honorables, qui seuls forment le cœur et l'esprit... mais il est des plaisirs dégradants, honteux, qui ne laissent

après eux qu'amertume et dégoût. C'est de ceux-là surtout, si dangereux à Paris, que je voudrais, en sœur vigilante, en bon ange tutélaire, vous préserver, Maurice, dans votre intérêt et dans celui de votre fiancée... afin que vous restiez digne d'elle... Aussi, mon ambition serait... Mais, non... je n'ose...

— Oh! de grâce!... achevez!...

— Eh bien!... je voudrais disposer en souveraine, oh! mais en souveraine absolue... d'une partie du temps que vous consacrerez à vos distractions, à vos plaisirs... et, peut-être, n'auriez-vous pas à vous repentir de ma tyrannie...

— Mon Dieu!... est-ce que je rêve! est-ce que je rêve!... Qui m'a donc mérité tant de bonté de votre part?

— On mérite toujours le sentiment que l'on inspire, mon ami... et, d'ailleurs, m'occuper de vos plaisirs, n'est-ce pas encore m'occuper des miens? Et, à ce sujet, revenons à mon programme : j'ai d'excellentes loges à l'Opéra et aux Italiens, je suis quelque peu musicienne, j'adore la mu-

sique ; et je trouverais charmant de vous faire quelquefois partager mon admiration pour les chefs-d'œuvre des maîtres! Je dis... quelquefois... car je n'ose être exigeante... mon seul espoir est qu'un jour ou deux par semaine... vous me consacrerez, à moi... votre amie... votre sœur... l'une de ces soirées qui, je le sais, appartiennent à votre mère, à votre fiancée... mais une sœur a aussi ses droits, Maurice... Après l'Opéra, je vous reconduirai impitoyablement chez vous dans ma voiture, de peur que votre absence prolongée n'inquiète votre excellente mère... Elles s'alarment si facilement, les mères! et par cela même qu'à votre âge, mon ami, vous devez jouir d'une certaine liberté d'action, il ne faut jamais en abuser.

— Combien vos conseils me touchent... Ah! vous dites vrai, la plus tendre des sœurs ne me parlerait pas autrement!

— Un mot encore : — J'ai *voulu* que vous fussiez admis au club de M. d'Otremont, parce que là vous vous trouverez de prime

saut en relations avec l'elite des jeunes gens du monde ; or, voyez-vous, Maurice, souvent un jeune homme s'adonne à de mauvaises relations, ou se perd, faute d'occasions de fréquenter la bonne compagnie. A Paris, tout dépend, mon ami, de la nature des premières liaisons que l'on forme. M. d'Otremont est un galant homme dans toute l'acception du terme, vous pouvez être en toute confiance avec lui.

— La franchise. la cordialité de son accueil m'ont touché... mais cet accueil, c'est bien moins à moi qu'à vous, madame, que je le dois... M. d'Otremont est de vos amis ; il a voulu vous être agréable en me témoignant tant de courtoisie.

— Disons la vérité. Il a été enchanté de vous, Maurice, et votre *conquête* est d'autant plus flatteuse, que M. d'Otremont, naturellement froid et réservé, se livre peu et se montre très-difficile dans le choix de ses relations... Je termine par une remarque peut-être puérile à vos yeux ; cependant, elle a son importance, puisqu'il nous faut ac-

cepter tel quel le monde où nous vivons... Souffrez donc qu'une sœur entre dans le détail de ces questions économiques. Je vous enverrai demain matin les fournisseurs à la mode, depuis le joaillier jusqu'au tailleur. Il n'en coûte guère davantage d'être vêtu avec une élégance de bon goût, que de subir les modes ridicules dont vous affublent certains marchands... Enfin, sans exagérer la recherche de soi-même jusqu'à la fatuité, il est bon de mettre en valeur les avantages physiques dont on est heureusement doué... Or, mon cher Maurice... et ces mots d'une sœur à un frère n'ont rien d'exorbitant... vous avez une belle et noble figure, votre taille est admirablement bien prise... et...

— Madame, — dit Maurice rougissant de confusion, — épargnez-moi, par pitié...

— Demandez à votre chère et digne mère ou à votre charmante fiancée si elles ne sont pas de mon avis... Vous gardez le silence? Je m'y attendais... vous n'avez rien à répondre à cela .. donc je reprends... Le tailleur

à la mode vous mettra physiquement fort en valeur, et vous n'aurez plus rien à envier à ces jeunes gens de qui l'élégance vous désespérait hier, lors de votre promenade aux Champs-Élysées... et, par parenthèse, retenez, mon ami, cette invariable loi en ce qui touche la toilette, et à quoi se reconnaît généralement l'homme distingué : — « Il » porte toujours le soir des bas de soie, des » souliers et un habit; la toilette du matin » est livrée à la fantaisie. » — D'ailleurs, afin de vous rendre plus facile l'observance des diverses règles de ce que le monde appelle le savoir-vivre, je chargerai tout à l'heure mon maître d'hôtel de vous trouver et de vous envoyer, dès demain s'il se peut, un valet de chambre de très-bonne maison ; vous le laisserez faire, il préparera comme il convient vos toilettes du soir et du matin, vous coiffera avec goût, et, si vous m'en croyez, il rasera cette barbe naissante, à laquelle vous tenez peut-être beaucoup, mais qui, je vous l'assure, ne vous sied point du tout... Il respectera cependant vos pe-

tites moustaches brunes qui rendent encore plus éclatant l'émail de vos dents; j'autorise même de légers favoris à l'anglaise... mais tout le reste de cette barbe fine et soyeuse sera impitoyablement supprimé... d'ailleurs, consultez sur ce sujet important votre aimable Jeane, elle sera certainement de mon avis... Enfin, pour compléter la métamorphose, je vous ferai envoyer, demain matin, le célèbre M. *Peau;* il soignera comme il convient votre main, donnera à vos ongles la forme, le poli qui leur manquent, et maintiendra surtout fort long l'ongle du petit doigt, puisqu'elle est revenue, cette mode dont parlait Molière, en disant :

Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt.

Peut-être, mon cher Maurice, ces recommandations vous sembleront futiles ; cependant, elles ne le sont pas... Les hommes... (je ne dois... je ne veux pas vous parler des femmes)... les hommes les plus sérieux ne sont pas insensibles à cette réunion de mille

petits détails qui constituent, en somme, un extérieur éminement distingué... Or, la distinction est l'une des qualités essentielles, presque indispensables que l'on exige, surtout de ceux-là qui, ainsi que vous, mon ami, embrassent la carrière diplomatique... Aussi, croyez-moi, des manières parfaites, l'usage du monde, une toilette de bon goût, sont au moins pour moitié dans la valeur des diplomates appelés à se trouver en rapports constants avec l'élite de la meilleure compagnie de l'Europe. Peut-être, mon ami, mes conseils ne vous paraîtront-ils pas maintenant aussi puérils qu'ils le semblent?

— Que vous dirai-je? — reprit Maurice de plus en plus sous le charme d'Antoinette. — Soit que vos conseils s'élèvent à ce qu'il y a de plus noble dans les sentiments... soit qu'ils descendent à d'apparentes minuties, dont je comprends cependant l'importance... ils m'inspirent pour vous la plus vive reconnaissance, car ils me prouvent votre sollicitude... votre affection... et plus que

jamais je me demande qui m'a valu, qui me vaut ce tendre et subit intérêt dont vous me donnez tant de preuves...

— Ce mystère... est, je vous l'ai dit, l'unique secret... que j'aurai jamais pour vous, Maurice... D'ailleurs, peu vous importe la cause de mon affection, de mon dévouement passionné... .

Mais madame de Hansfeld, se reprenant et baissant les yeux, ajouta :

— Oui... passionné... entendez-vous, Maurice, saintement passionné... comme peut l'être l'amour de la mère pour son fils... de la sœur pour son frère .. Ah ! mon ami... je vous le répète... mon vœu, mon espoir le plus cher, est à la fois de mettre en valeur moralement et physiquement tout ce qu'il y a en vous de beau, de bon, de bien, et de vous inspirer le goût des plaisirs honnêtes, afin de vous sauvegarder de ces écueils si dangereux pour les jeunes gens inexpérimentés de la vie de Paris. Résumons-nous donc. Vos journées seront consacrées à l'étude jusqu'à quatre heures: alors le studieux

élève en diplomatie se transforme et devient un jeune élégant ; vous allez passer une demi-heure à votre club, puis vous faites une promenade à cheval aux Champs-Élysées... Vos parents, dans la position de fortune où ils sont, ne sauraient raisonnablement vous refuser deux chevaux de selle... un groom pour vous suivre et un palefrenier... Votre valet de chambre suffira à votre service personnel. Je chargerai mon premier cocher d'aller choisir vos deux chevaux chez le marchand en vogue et de vous chercher des gens d'écurie...

— Madame, — dit Maurice très-tenté du *programme* exposé par Antoinette , mais songeant à la dépense, — je ne sais si mes parents...

— Vos parents, mon cher Maurice, jouissent d'une trop grande fortune et ils sont trop justes pour vous refuser le *nécessaire*... Vous montez donc à cheval de cinq à six heures, vous allez aux Champs-Élysées où vous me rencontrez dans ma calèche, et là, ainsi que ces elégants si enviés par vous

hier, vous vous penchez à ma portière et nous causons familièrement... très-familièrement...

— Ah! combien je serais fier... heureux... d'être ainsi, aux yeux de tous, distingué par vous!... — reprit Maurice, cédant de plus en plus à un invincible entraînement. — Ce n'est plus moi qui envierais... c'est moi qui exciterais l'envie...

— Enfin... lorsque vous pourrez me consacrer une de vos soirées, vous viendrez dîner avec moi en excellente compagnie... et nous irons ensemble à l'Opéra ou aux Italiens... Je compte aussi sur quelques visites de vous, lorsque le temps ne vous permettra pas de monter à cheval... Tel est en somme, sauf quelques menus détails de circonstance, mon programme, cher Maurice... L'acceptez-vous?

— Avec bonheur... Oh! cette vie ainsi partagée entre ma fiancée, ma mère et vous... ma sœur... cette vie tour à tour occupée par l'étude et par des distractions, des plaisirs de bon goût, n'est-ce pas l'idéal du bon-

heur... et ce bonheur, c'est à vos conseils que je le devrai...

L'un des valets de chambre de madame de Hansfeld entra dans le boudoir après avoir discrètement frappé, et annonça :

— La voiture de madame la baronne.

Cela dit, le serviteur sortit.

— Déjà cinq heures!... est-ce croyable?... — dit Antoinette. — Avec quelle rapidité le temps passe près de vous, cher Maurice...

— Je vous laisse, — dit l'ingénu se levant, — vous allez sortir?...

— Je le devais... mais, toute réflexion faite je ne sortirai pas...

— Pourquoi cela... de grâce...?

— Je préfère rester ici... seule... me souvenir... et rêver..., — répondit madame de Hansfeld en lançant à Maurice un regard noyé de voluptueuse langueur.

Puis en suite d'un moment de silence :

— Maurice, je vous attends demain à deux heures... ma porte sera fermée à tout le monde... nous serons seuls, et j'ai encore

tant de choses... tant de choses à vous dire... Vous viendrez, n'est-ce pas, mon ami?...

— Pouvez-vous en douter?...

— Ah!... j'oubliais une recommandation... Madame votre mère a sans doute lu mon billet de ce matin?...

— Oui, elle l'a lu...

— Elle vous demandera naturellement quelle espèce de communication j'avais à vous faire, Maurice? Vous lui répondrez, qu'ayant entendu dire que monsieur votre père désirait vendre son domaine du Morillon... je désirerais l'acheter.

— Parfaitement... et ce pretexte...

— Ce n'est nullement un prétexte... mon ami... c'est la vérité...

— Quoi!... réellement... vous songeriez à...?

— ... A acquérir ce domaine... cette maison où votre enfance et votre première jeunesse se sont écoulées?... Oui, Maurice, je songe à cela... c'est mon désir le plus cher... Un caprice de cœur... direz-vous...

soit... mais ce caprice, je suis résolue de le satisfaire à tout prix... à moins, cependant, que monsieur votre père ne refuse absolument de vendre le Morillon... Ah ! mon ami... qu'il me sera doux de promener mes pensées mélancoliques... oh ! bien mélancoliques, peut-être, sous ces ombrages où, enfant, vous avez joué... où, adolescent, vous avez rêvé !... Ce sera ma seule, ma dernière consolation, si un jour...

Madame de Hansfeld parut accablée par l'émotion et s'interrompit; puis, tendant la main à l'ingénu :

— Adieu, Maurice, à demain, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Encore et toujours ce mot : Madame... ce mot si sec et si froid..., — reprit madame de Hansfeld d'un ton de tendre reproche. — Vous ne voulez donc pas, décidément, m'appeler... Antoinette, même pour m'adresser vos adieux ? Maurice, je vous en prie, accordez-moi cette grâce ! Dites-moi : Adieu, Antoinette...

— Adieu, Antoinette..., répéta Maurice, fasciné par sa tentatrice, sentant la chaleur du sang monter à son cerveau et troubler sa raison, tandis que madame de Hansfeld, le faisant se rasseoir près d'elle :

— Combien j'aime à vous entendre prononcer mon nom... combien me plaît le son de votre voix ! Elle est douce et mâle comme votre figure... Mais vous baissez les yeux, Maurice... Je vous en prie, levez-les sur moi en prononçant mon nom ! Soyez indulgent pour ce caprice... ce sera le dernier, je vous l'assure... Voyons, dites Antoinette, en me regardant...

Maurice, éperdu, enivré, obéit. Ses yeux rencontrèrent les yeux noirs, avides et brûlants de madame de Hansfeld, penchée vers lui, si près de lui, qu'il sentit son souffle .. Il éprouva une commotion profonde. Cette nature vierge, énergique, ardente, déjà bouleversée par les séductions de cette femme dangereuse, défaillit sous la violence de ces sensations fulgurantes... Une sueur froide baigna son front ; il pâlit ; une

invincible morbidezza l'alanguit, le brisa; son esprit s'égarait, ses forces l'abandonnaient; il balbutia d'une voix éteinte :

— Pardon... madame... je crois... que... je vais me trouver mal...

— Maurice, mon ami, vous m'inquiétez... Grand Dieu! qu'avez-vous?

— Je ne sais... il me semble que... je... je... vais mourir...

Maurice, les yeux demi-clos, laissa tomber sa tête inerte sur l'un des coussins, n'ayant plus qu'à demi la perception de ce qui se passait autour de lui. Cependant, il sentit que la sueur dont ruisselait son front était étanchée par madame de Hansfeld, à l'aide de son mouchoir parfumé de senteurs, et qui, certaine d'être entendue de sa victime, disait à demi-voix, feignant l'accent du plus tendre intérêt :

— Pauvre enfant... l'émotion l'accable... Qu'il est beau ainsi... Combien il va être adoré, idolâtré... combien de femmes qui mieux que moi lui plairont, vont se disputer son cœur! Pour elles, bientôt il oubliera

Jeane, sa charmante fiancée... Va! noble fille! ne crains rien de moi... je cacherai sous les dehors de l'amitié mon amour insensé pour Maurice! Être ton amie, ta meilleure amie! ô Maurice... n'est-ce pas encore un sort digne d'envie?.. Oui, je serai ta sœur, et du moins tu me tendras toujours fraternellement ta noble et loyale main...

Et Antoinette, qui tenait cette main entre les siennes, l'effleura timidement de ses lèvres, ne paraissant pas s'apercevoir d'un frissonnement échappé à Maurice, qui, plongé dans un état analogue à celui où notre esprit flotte incertain entre la veille et le sommeil, percevait cependant toutes les paroles de la terrible sirène. Elle ajouta :

— Mais ma raison s'égare!!... Tais-toi, mon cœur... apaisez-vous, ardeurs dévorantes... Jamais Maurice ne daignera m'aimer!... Mon Dieu! son évanouissement ne cesse pas... que faire... que faire?... Ah! ce flacon de sels...

Madame de Hansfeld, semblant alors seulement songer à ce réconfortant, alla

prendre sur une table voisine un flacon d'or constellé de pierreries, revint, s'agenouilla sur le divan, fit aspirer à Maurice les sels dont la subtilité pénétrante le ranima tout à fait. Il ouvrit languissamment les yeux et vit courbée vers lui Antoinette, les traits empreints d'une tendre sollicitude et disant :

— Maurice... Maurice... mon ami, revenez à vous... c'est moi, Antoinette... votre amie, ne me reconnaissez-vous pas ?

VII

Maurice, à l'accent de la voix de madame de Hansfeld, voix qui semblait palpiter d'émotion et d'amour contenu, Maurice ouvrit les yeux et contempla sa tentatrice, plongé dans une muette extase ; son esprit, un moment obscurci, redevenait lucide, et avec lui sa mémoire.

Non, ce n'était pas un songe ! Quelques minutes auparavant, il avait entendu cette

femme enchanteresse lui prodiguer des aveux passionnés, délirants, à lui... qu'elle voyait pour la première fois !

Non, ce n'était point un songe ! Le dernier écho de ces aveux enivrants vibrait encore dans son cœur. Cette femme, jeune, riche, élégante, titrée, belle à éblouir, l'avait dit avec un accent de regret navrant : elle ne se croyait pas digne de lui plaire, à lui, Maurice... le rustique provincial, débarqué de la veille à Paris... il allait tourner la tête de toutes les femmes... et pour elles, peut-être, oublier Jeane, sa fiancée !

Mais cet amour soudain, violent, irrésistible... qui l'avait fait naître dans le cœur de la baronne de Hansfeld ? Comment avait-elle été instruite de la récente arrivée de Maurice à Paris ? Comment avait-elle pu découvrir sa demeure ? Comment enfin, possédait-elle depuis longtemps une connaissance si approfondie, si vraie de son caractère et de ses sentiments, à lui, qu'à leur aide, elle s'était efforcée de se le représenter *en personne?* Vainement, il cherchait à pénétrer ce mys-

tère. Mais déjà se glissaient dans son cœur les enivrements de l'orgueil ; il se savait aimé de madame de Hansfeld, elle lui prédisait des succès étourdissants. Comment ne l'eût-il pas cru, le pauvre ingénu ! A peine à Paris depuis la veille, il voyait *se jeter à sa tête* (que l'on nous pardonne cette vulgarité) une femme qui, par sa rare beauté, son charme séducteur et son esprit, pouvait et devait passionner des hommes du goût le plus difficile ; Maurice se crut donc adoré, mais, dans sa candeur, il regarda comme un devoir d'honneur de ne pas paraître instruit du secret qu'il venait de *surprendre* pendant son évanouissement; et d'ailleurs, chose étrange, inexplicable à ses yeux, mais rassurante, son amour pour sa fiancée n'était en rien altéré. Aussi, rempli d'une sorte de compassion pour la *pauvre Jeane*, compassion à la fois tendre et vaniteuse, il se promit fermement de ne jamais abuser du secret d'Antoinette, de résister à tout entraînement et de n'accepter que l'amitié devouée qu'elle lui offrait.

Madame de Hansfeld, lorsque Maurice eut complétement recouvré ses esprits, se transfigura. Une mélancolie touchante voila le brûlant éclat de ses grands yeux noirs ; car, loin de songer à provoquer de nouveau l'ivresse sensuelle du jeune provincial, elle voulait, au contraire, cette fois encore, la calmer. Elle reprit donc d'une voix attristée :

— Je tremble encore de l'effroi que vous m'avez causé, mon ami... Êtes-vous moins souffrant à cette heure ?

— Oui... ce malaise subit... dont je ne puis m'expliquer la cause... a cédé à vos bons soins... *Antoinette*..., — répondit cette fois familièrement Maurice, puisant son assurance dans sa connaissance du secret de madame de Hansfeld.

Et se disant en toute sincérité :

— Pauvre femme !... puisque je ne saurais répondre à sa folle passion, montrons-nous pour elle aussi affectueux que le meilleur des frères !

Et Maurice ajouta tout haut :

— Merci! encore, ma chère Antoinette, des bons soins de votre excellente amitié...

— Ah! Maurice... vous ne pouvez vous imaginer quel bonheur vous me causez en me parlant ainsi... Vous me regardez toujours, n'est-ce pas?... comme votre amie... votre sœur... n'est-ce pas?

— Oh! oui... la meilleure des sœurs... et je serai pour vous le plus dévoué des frères...

— Cher et bon Maurice... cette assurance de votre part me console... me donne du courage... Ah! il m'en faut... du courage... car vous ne saurez jamais à quel point... je...

Madame de Hansfeld s'interrompit, porta son mouchoir à ses yeux, et, cachant ainsi à demi son visage, elle tendit une de ses mains à l'ingénu, en disant d'une voix altérée :

— Adieu! Maurice... à demain... deux heures... n'est-ce pas?

— Grand Dieu! — s'écria Maurice aussi surpris qu'alarmé.

— Qu'avez-vous... Antoinette?... vous pleurez?...

— Laissez-moi seule... mon ami... je suis faible... je suis lâche... je suis folle... je devrais m'estimer si heureuse de... compter sur votre amitié... mais, non... je suis insatiable... et...

Un sanglot étouffé coupa la voix de madame de Hansfeld qui cachait toujours son visage dans son mouchoir.

Maurice, profondément attendri en songeant que la passion sans espoir qu'il inspirait à Antoinette causait les larmes qu'elle versait, sentit ses yeux se noyer de pleurs.

A ce moment, la porte du boudoir s'ouvrant de nouveau, le serviteur vint dire à sa maîtresse :

— La femme de chambre de madame la baronne demande ses ordres pour sa toilette.

Madame de Hansfeld, feignant de vouloir cacher ses larmes, se leva brusquement, et tournant le dos au domestique, lui dit en se

dirigeant vers l'une des portes du boudoir :

— Je ne sortirai pas... faites dételer ma voiture.

Puis, Antoinette ajouta d'une voix altérée sans regarder Maurice :

— A demain deux heures, monsieur Dumirail.

Et elle entra précipitamment dans un appartement voisin dont elle referma la porte derrière elle.

— Pauvre femme!... — pensait Maurice éprouvant une naïve et tendre commisération mêlée de surprise et d'orgueil, — pauvre femme! elle va donner un libre cours à ses larmes... L'émotion la gagnait... ses forces sont à bout... Elle ne peut lutter contre la folle passion... que je lui inspire... moi.. moi... pauvre provincial... Est-ce possible? est-ce croyable? Hélas!... il me faut bien le croire... ce n'est pas un rêve... Ce que j'ai entendu... ce que j'ai vu... ne sont pas des illusions... des songes... Oh! Jeane, ma bien-aimée... tu ignoreras toujours le

sacrifice que je fais à notre amour! car elle... est belle... oh ! bien belle, Antoinette de Hansfeld!...

Maurice, bien que livré à ces préoccupations en quittant le boudoir, observa plus attentivement qu'à son entrée le luxe princier des salons qu'il traversa, précédé du valet de chambre. Celui-ci, en serviteur bien appris, ouvrait avec fracas les deux battants des portes devant le jeune provincial; et lorsque celui-ci arriva dans le salon d'attente, trois autres valets de chambre se levèrent respectueusement à son passage. Il en fut de même de six valets de pied poudrés et en grande livrée, qui se tenaient dans l'antichambre.

Maurice descendit fièrement le perron, au bas duquel attendait la berline de madame de Hansfeld, équipage d'un goût irréprochable et attelé de deux admirables chevaux noirs, dont un gros cocher anglais à perruque, immobile sur son siége, à housse largement armoriée, pouvait à peine contenir la fougueuse impatience. Maurice,

après avoir jeté un regard admiratif sur cette voiture, traversa la cour de l'hôtel en redressant sa grande taille, se cambrant triomphalement sur ses hanches, et se disant, l'ingénu :

— Cette adorable femme... entourée de tous les prestiges d'une opulence presque royale, m'aime passionnément, follement !.. mais je suis et serai fidèle à Jeane, ma fiancée!

VIII

Maurice, en quittant l'hôtel de madame de Hansfeld, marcha d'abord, ainsi que l'on dit, — sur les nues ; — il ne touchait pas terre ; il regardait parfois les passants avec une expression d'autorité ou de supériorité singulière ; ses larges poumons, épanouis, dilatés, aspiraient à pleines bouffées l'air parisien ; il se rappelait les moindres circonstances de son entretien avec

cette enchanteresse dont la ravissante image semblait voltiger devant lui et lui sourire. Cependant, loin d'oublier sa fiancée, il évoquait de nouveau son souvenir, et se disait :

— Oh ! ma Jeane bien-aimée, je crois que je t'aime davantage encore... Cette sensation de trouble brûlant, ces vertige, cette ivresse que, pendant quelques instants, m'a causée la beauté d'Antoinette, redouble, par la puissance même du contraste, cette sensation suave, sereine qui semble rafraîchir, embaumer ma pensée lorsque je songe à toi... O ma Jeane! dis, qu'a de commun la rose avec le diamant? Ne peut-on admirer le scintillement de l'un et aspirer le doux parfum de l'autre? Aimer Jeane comme la future compagne de ma vie, être aimé d'Antoinette avec la tendresse d'une sœur: est-il un sort plus digne d'envie? Voir, pour ainsi dire, à mes pieds, à moi rustique montagnard, cette femme charmante qui me donne des conseils si sages, si sérieux, si tutélaires, qu'on les croirait

dictés par ma mère... ma mère, de qui Antoinette me parle toujours avec tant de respect! Enfin, ne pense-t-elle pas à acheter le Morillon, où, disait-elle... consolation dernière... elle pourra promener ses rêveries mélancoliques, en songeant que ces lieux ont abrité mon enfance et ma première jeunesse? Oh! que de douce résignation dans l'amour d'Antoinette! Et pourquoi tant d'amour? en quoi l'ai-je mérité? En vain j'interroge ce mystère impénétrable... Eh! qu'importe la cause secrète de la touchante affection d'Antoinette... jouissons... de cette affection... suivons ses avis... Oh! oui, faisons deux parts de ma vie : la plus considérable appartient à l'étude, à ma mère, à Jeane... l'autre, à Antoinette. Ma mère et Jeane pourraient-elles être jalouses de mon amie, alors qu'elles-mêmes ne me conseilleraient pas d'une manière plus sensée qu'elle ne me conseille! Oh! les ravissantes journées!! L'étude jusqu'à quatre heures, et, comme l'a dit Antoinette, à cette heure le studieux élève

diplomate se transforme en élégant, mon valet de chambre m'a préparé ma toilette; je monte à cheval et vais à mon club, suivi de mon groom ; puis je me rends aux Champs-Élysées pour y rejoindre madame de Hansfeld... elle est dans sa voiture, et là... envié de tous... je...

Mais tressaillant et tombant soudain de la sphère de ses brillants désirs dans la froide réalité, Maurice se dit avec amertume :

— Mon valet de chambre... mes chevaux ! mon groom !! mais de l'argent pour gager ces serviteurs... mais de l'argent pour payer les chevaux ! mais de l'argent pour payer ces fournisseurs les plus en vogue de Paris, qui, demain matin, vont arriver à notre hôtel, adressés chez moi par madame de Hansfeld ! Misérable fou que je suis ! où trouver tant d'argent? Mon père me donnait cent francs par mois pour mes menus plaisirs... et la plupart du temps je faisais de cet argent largesse à nos bonnes gens du Jura. A quoi l'aurais-je dépensé

dans notre retraite du Morillon? Mais supposons qu'à Paris, mon père double ou triple cette somme... que ferais-je avec deux ou trois cents francs par mois? Et j'y songe, que dira ma mère en voyant, demain, se présenter chez nous cette nuée de marchands, les plus en vogue de Paris? ma mère qui, aujourd'hui, a demandé à notre hôtelier l'adresse d'un modeste tailleur... pas trop cher... qui donne du bon et du solide... Je le vois d'ici, cet affreux tailleur; il doit ressembler à celui de Nantua, qui m'a affublé de ces exécrables habits... Et je me laisserais sans mot dire accoutrer de la sorte!... moi... moi qui dois accompagner quelquefois à la promenade, à l'Opéra madame la baronne de Hansfeld, l'une des femmes les plus à la mode de Paris! moi, reçu au club de M. d'Otremont, rendez-vous des élégants! Non! non! cent fois non!... Mon père est riche, et, sans rien exiger de superflu, je peux bien attendre de lui qu'il satisfasse à des dépenses raisonnables... il est si bon, si équitable! N'est-ce pas, enfin, lui qui m'a instamment

sollicité de venir à Paris?... Oh! ce voyage je ne le regrette pas maintenant, malgré les sinistres prophéties de notre cher maître... aussi, mon père comprendra qu'il doit me fournir les moyens de vivre honorablement à Paris... J'hésitais à quitter nos montagnes, je voulais rester cultivateur; mon père a insisté, j'ai obéi. C'est à lui maintenant de faire ce qu'il doit... Mais, cependant, s'il se refusait à mes désirs?... s'il voyait le superflu là où je vois le nécessaire? Quelle honte!... je n'oserais jamais retourner chez madame de Hansfeld... Non, non! mon père et ma mère se montreront équitables, généreux... Mais s'ils ne l'étaient pas... que faire?... que faire?

Le cours des pensées de Maurice fut soudain interrompu par ces mots que lui adressait courtoisement un inconnu :

— Monsieur, je suis étranger, auriez-vous l'obligeance de m'indiquer la rue *Royale*?

Maurice, rappelé à lui-même par cette question, se souvint de la seconde lettre, à

lui confidemment remise par le portier de l'hôtel; et il répondit à l'inconnu :

— Monsieur... je suis étranger moi-même et ne saurais vous renseigner; mais j'ai justement besoin de savoir aussi où est la rue *Royale* et nous allons nous en informer.

Maurice se trouvait alors presque à l'extrémité de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, près de la place de la Madeleine. Il apprit bientôt qu'il était tout proche de la rue Royale et tira de sa poche la lettre qu'il avait reçue du concierge de son hôtel garni. Elle contenait ces lignes :

« Monsieur,

» Je crois pouvoir être assez heureux
» pour vous rendre l'un de ces petits ser-
» vices toujours agréables aux *fils de fa-*
» *mille;* si vous voulez m'honorer de votre
» confiance et savoir ce dont il s'agit, vous
» me trouverez demain, de quatre à six
» heures, au café qui fait le coin de la rue

» Royale et de la place de la Madeleine. Vous
» demanderez au comptoir *M. Léon.*

» Agréez, etc., etc. »

Maurice, après la lecture de cette lettre, chercha des yeux, et à quelques pas de là reconnut le café signalé, où il entra, se disant :

— Quel est ce M. Léon ? quel est *ce service toujours agréable aux fils de famille ?* Je ne sais pourquoi, ces mots piquent vivement ma curiosité... Voyons ce monsieur... après tout, que risqué-je ?

Maurice entra dans le café, se dirigea vers le comptoir, où il demanda M. Léon. Celui-ci, sans doute aux aguets, s'approcha presque aussitôt qu'il eut entendu prononcer son nom, et s'adressant au jeune provincial d'un air souriant et empressé :

— C'est à M. Dumirail que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur; vous êtes sans doute M. Léon ?

— Pour vous servir, monsieur.

Et avisant l'un des garçons du café, M. Léon ajouta :

— Julien, il y a-t-il quelqu'un au billard ?

— Non, monsieur.

— Montez-nous deux verres d'absinthe.

M. Léon, se retournant ensuite vers Maurice, lui dit :

— Nous serons seuls dans la salle de billard ; nous pourrons causer tranquillement... Pardon, si je passe devant vous... je vais vous montrer le chemin.

M. Léon précéda Maurice dans un escalier tournant conduisant du café à la salle de billard, en ce moment solitaire. M. Léon était un homme de trente ans, vêtu avec goût, d'une apparence distinguée ; sa physionomie ouverte et avenante plut tout d'abord à Maurice qui lui dit :

— Puis-je savoir, monsieur, quel est l'objet de la lettre que vous m'avez écrite ?

— En deux mots, monsieur, le voici...

Vous êtes fils unique, vos parents sont fort riches; ils possèdent l'une de ces solides fortunes en biens-fonds ou en placements hypothécaires, toujours à l'abri du hasard des événements; ils ont toujours vécu, ils vivent avec économie, quoique fort honorablement d'ailleurs... d'où il suit qu'à cette heure, monsieur votre père possède, soit en propriétés territoriales, soit en excellents placements sur première hypothèque, possède, dis-je... au moins... car je table au plus bas chiffre... quinze ou seize cent mille francs!

— Quinze cent mille francs! — répéta Maurice ébahi, car jamais il ne lui était venu à la pensée de supputer le chiffre de la fortune paternelle, n'ayant aucun motif de se livrer à cette évaluation toujours quelque peu... parricide.

La simplicité des goûts du jeune montagnard les rendait très-faciles à satisfaire, alors qu'il vivait au Morillon, et, nous l'avons dit, il ne trouvait pas même l'emploi des cent francs que son père lui allouait men-

suellement pour ses menus plaisirs... Maurice fut donc véritablement stupéfait du chiffre, à ses yeux énorme, auquel M. Léon faisait monter la fortune de M. Dumirail, et il répéta d'un air incrédule :

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur; il est impossible que la fortune de mon père soit aussi considérable que vous le dites.

— Je vous assure, monsieur, que ce chiffre est encore au-dessous de la réalité; nous sommes trop intéressés à être exactement renseignés, pour n'avoir pas pris nos informations aux meilleures sources.

L'affirmation de M. Léon persuada Maurice. Il ne demandait d'ailleurs pas mieux que d'être persuadé, car, pensif, il se disait :

— Puisque mon père est si énormément riche, il ne pourra me refuser sans injustice, et ainsi qu'il me l'a promis, de quoi vivre honorablement à Paris. Antoinette avait donc cent fois raison en me disant que

pour moi le *nécessaire* raisonnable était deux chevaux de selle, un groom, un palefrenier et un valet de chambre. Elle m'aime trop pour me conseiller des folies... j'en aurais maintenant les preuves, si j'avais pu douter de la sagesse de ses avis. Elle est, par je ne sais quel mystère, si bien informée de tout ce qui me concerne, qu'elle connaissait sans doute le chiffre de la fortune de mon père... sans cela, elle ne m'eût pas conseillé ces dépenses qu'elle regarde comme nécessaires.

M. Léon, remarquant le silence du jeune provincial, reprit :

— Il paraît, monsieur, que la découverte du chiffre réel de la fortune de votre père vous surprend beaucoup?

— Je l'avoue.

— En ce cas, vous hésiterez d'autant moins à accepter mes propositions.

— Quelles propositions, monsieur?

— Pardon... je suis à vous dans l'instant.

M. Léon, se levant, alla vers le palier de

l'escalier tournant du billard et cria :

— Garçon... du papier, une plume et de l'encre!

Le garçon revint bientôt, et M. Léon, muni de tout ce qu'il lui fallait pour écrire, s'attabla de nouveau près de Maurice, et tirant de sa poche un portefeuille, il y prit un paquet de billets de banque, les compta lentement un à un et dit ensuite, en les offrant au jeune provincial :

— Voilà vingt mille francs... veuillez, je vous prie, compter à votre tour les billets.

— Compter ces billets... et pourquoi?

— Pour vous assurer que je vous remets bien en effet vingt mille francs.

— A moi?

— A vous-même.

— Et que voulez-vous, monsieur, que je fasse de vos vingt mille francs?

— Ma foi, monsieur, vous en ferez ce que vous voudrez.. le meilleur et le plus joyeux usage... probablement.

— Monsieur... est-ce une plaisanterie?

— Diable ! on ne plaisante jamais avec des billets de mille francs !

— Mais enfin, monsieur, vous ne pensez pas que je croie que vous me donnez vingt mille francs, et vous pensez encore moins que je les veuille accepter?

— Vous les donner... non point ! Je vous les prête... ou plutôt, la personne de qui je suis l'agent vous les prête...

— Elle me les prête... et pourquoi?

— Pour placer avantageusement ses capitaux à six pour cent, pas un centime de plus ; ce qui n'en est pas moins un excellent placement par le temps qui court : du reste, le compte des intérêts se réglera plus tard, et si vous acceptez ce prêt, vous voudrez bien m'écrire un simple récépissé ainsi conçu : « Je reconnais avoir reçu de M. Léon » la somme de vingt mille francs, dont les » intérêts, convenus plus tard de gré à gré, » commenceront à valoir de ce jour. » Vous daterez, vous signerez, vous empocherez vos vingt mille francs, et si plus tard, bientôt peut-être, vous avez encore

besoin d'argent, ne vous gênez pas, voici mon adresse, — M. Léon donna sa carte à Maurice, — jetez à la poste une lettre dans laquelle vous m'indiquerez le chiffre de la somme qu'il vous faut, et le lendemain elle sera mise à votre disposition. Lors de notre première entrevue prochaine, je l'espère, nous réglerons notre compte d'intérêts.

— Monsieur... je comprends tout maintenant! — s'écria naïvement Maurice, se levant avec une sorte d'effroi et se rappelant ses entretiens avec Charles Delmare, — vous êtes un usurier!!

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.